

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

INSTRUCTION

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

Dans un joli morceau, intitulé *Les Voyages de Codrus*, Bernardin de Saint-Pierre a raconté en partie sa propre histoire. « Je suis né à Ancyre, petite ville de la Grèce, dit-il; si on peut ajouter foi à la tradition des ancêtres, je descends de Codrus, qui se sacrifia pour sa patrie. »

Bernardin était né au Havre en 1737, et une tradition de famille faisait remonter son origine à Eustache de Saint-Pierre, le courageux bourgeois de Calais qui se dévoua pour le salut de ses concitoyens. Plusieurs fois, dans ses écrits, il revient sur cette glorieuse origine qui lui était très-chère.

« Les Athéniens, continue-t-il, défendaient leur liberté contre Philippe; je crus qu'ils recouvreraient avec plaisir le descendant d'un citoyen qui s'était offert à la mort pour elle. Ils me donnèrent un petit emploi dans leur armée, si on peut donner ce nom à une assemblée de symboles. Le général le plus estimé était celui qui avait la meilleure table; on y voyait plus de comédiens que de soldats. »

Il entra en qualité d'ingénieur militaire, mais sans brevet, dans l'armée du comte de Saint-Germain; il fit la campagne de Hesse (1760), campagne malheureuse et pour la France et pour lui: il se brouilla avec ses chefs, et renvoyé en France sans emploi, il commença ses longs et aventureux voyages que Codrus raconte sous des voiles transparents: « Je visitai les Phéaciens (l'île de Malte), les Phéniciens qui naviguent sur toutes les mers du monde (la Hollande), la lointaine Scythie (l'empire Moscovite), et après de grands périls j'arrivai dans sa capitale. Les Scythes étaient gouvernés alors par une femme célèbre. De grands talents faisaient oublier en elle de grandes fautes. Elle avait appelé dans son em-

pire les arts de la Grèce: j'étais Grec, je fus bien accueilli... »

Mais quittons *Codrus*, œuvre de la vieillesse de Bernardin: il raconte, en les revêtant de la pourpre du souvenir, les premières années et les longs voyages de l'auteur; venons à la réalité. Son enfance fut à la fois songeuse et studieuse; il rêvait voyages lointains, îles charmantes habitées avec des êtres choisis, femmes, sœurs et frères, et tout en rêvant, en projetant, il faisait d'excellentes études latines chez les Jésuites de Caen. Il se trouva au seuil de la vie sans fortune, sans profession, car il ne put jamais obtenir le brevet d'ingénieur militaire; mais avec une grande provision d'idées, de connaissances et d'aspirations. Il fut admis dans l'armée par une erreur qui pesa sur toute sa carrière militaire et administrative; le ministre l'avait pris pour un autre, et Bernardin, plein de zèle pour le service, profita de cette confusion de noms. Éloigné de l'armée, revenu en France, il tenta la fortune de différentes manières. Il alla à Malte, alors menacé d'un siège, et ne possédant pas ce malheureux brevet d'ingénieur, il ne put faire agréer ses services. Il passa en Russie, où Catherine venait de s'emparer de l'empire; il espérait faire accepter à la toute-puissante czarine des projets de colonisation aux bords de l'Aral, car c'était là qu'il voulait réaliser le rêve de son enfance et établir cette Salente imaginaire, où des hommes de tous les points de l'univers devaient s'unir dans un bonheur idéal et une fraternité céleste. Cette idée que Bernardin avait conçue au sortir du berceau, le poursuivait toute sa vie; toujours il fit des efforts pour saisir sa chimère, pour étreindre sa nuée, et toujours la vérité, la réalité intervinrent dans cette poursuite. En Russie, Bernardin eut des aventures et

il sut se faire des amis ; mais sa fortune ne fit aucun pas en avant. Il revint en France ; il n'y retrouva plus sa famille, dispersée par la pauvreté ; lui-même était sans ressources, sans carrière, et il avait déjà trente-deux ans. On lui offrit de partir pour l'île de France en qualité de capitaine ingénieur, et il accepta, faute de mieux. C'était sa destinée qui l'appelait dans cette île qui lui doit l'immortalité et où il devait placer cette idylle charmante dont un siècle écoulé n'a pu ternir les couleurs. Il s'essayait à écrire, il prenait des notes de voyage, où l'esprit d'observation, les images empruntées à la nature commencent à se révéler : ce fut là tout ce qu'il rapporta de cette lointaine expédition ; il souffrit à l'île de France et au Cap tous les maux que peuvent amener la gêne et le manque d'appui parmi les hommes puissants, et enfin, après cinq ans d'absence, il revint dans son pays.

Il publia son *Voyage à l'île de France*, récit sobre, clair, où se mêlent à des détails pratiques des descriptions ravissantes ; ce livre eut un certain succès et mit Bernardin en rapport avec les gens de lettres de son temps ; il connut particulièrement Jean-Jacques Rousseau, et il a laissé sur ce malheureux philosophe quelques pages vivantes, qui donnent une idée très-juste de son caractère et de sa vie intérieure. Bernardin, à cette époque de sa carrière, n'était pas sans avoir quelque chose de la misanthropie et de la susceptibilité de l'auteur d'*Emile*. La solitude dans laquelle il vivait, l'insuccès de ses entreprises lui avaient donné une mélancolie farouche, à laquelle la contemplation de la nature porta seule remède. Dans cette nature admirable qu'il étudiait en savant et en philosophe, il vit enfin Dieu, il vit la Providence céleste, et dès ce moment ses peines furent soulagées. Il écrivit ce qu'il pensait, et il acheva ainsi ses *Études de la Nature*, dont le plan peut s'expliquer en deux mots : la recherche de nos plaisirs dans la nature, celle de nos maux dans la société, et l'adoration du Dieu qui a fait cette nature maternelle pour l'homme.

Cette nature, si chère à Bernardin de Saint-Pierre, est décrite pas sa plume enchanteresse d'une manière qui fait oublier ce que ses théories ont de faux et d'exagéré, et ce que sa morale a de trop vague. Le livre obtint un vif succès, et quand *Paul et Virginie* parut, avec le quatrième volume des *Études*, l'enthousiasme fut universel.

La Révolution bouleversa la société qui avait adopté et admiré l'œuvre de Bernardin, mais lui ne fut pas troublé, et l'on s'étonne même de sa placidité au milieu de l'orage qui emportait ses amis, ses protecteurs et le malheureux roi qui avait voulu lui faire du bien. Il écoutait, a-t-on dit, l'harmonie des sphères, et il continuait à dire que le genre humain marchait vers sa perfection. Ce paisible optimisme allait loin, car, dans une collection précieuse d'autographes, la per-

sonne qui écrit ceci a lu un billet de Bernardin, adressé à Thouin, jardinier en chef du Jardin des Plantes : il lui demandait quelques fleurs pour orner sa table, parce que le soir il recevait des dames. Or, ce billet porte la date du 21 janvier 1793.

À cette époque, Bernardin était marié ; il avait épousé en 1792 Mademoiselle Félicité Didot, qui avait trente-deux ans de moins que lui ; elle lui donna deux enfants, et mourut jeune, en lui laissant de tristes démêlés avec sa famille. Il se remaria avec une autre jeune personne, Mademoiselle Désirée de Pelleport, qui, charmée par ce beau talent, se consacra à lui faire une vieillesse heureuse. Il habitait avec sa famille Eragny, au bord de l'Oise ; son goût pour la vie solitaire, la vie à la campagne, la vie de famille se trouvait ainsi satisfait : il écrivait à sa jeune femme, durant un voyage qu'il faisait à Paris : « Je suis comme le scarabée » du blé, vivant heureux au sein de sa famille, » à l'ombre des moissons ; mais si un rayon » du soleil levant vient faire briller l'émeraude » et l'or de ses élytres, alors les enfants qui » l'aperçoivent s'en emparent et l'enferment dans » une petite cage, l'étouffent de gâteaux et de » fleurs, croyant le rendre plus heureux par leurs » caresses qu'il ne l'était au sein de la nature. »

Il était donc heureux, après une vie pleine d'agitations et de déceptions ; il écrivait toujours, il caressait ses chères théories, il rêvait et il décrivait, toujours en cela semblable à lui-même. Sa vieillesse se prolongea, grâce aux soins de sa femme, dont il disait : « Je la vois toujours occupée à » retenir mon âme prête à s'échapper. »

L'hiver de 1814 fut le dernier de sa vie ; il vit approcher sa fin avec tranquillité ; il comparait la vieillesse à un fruit mûr qui repose sur l'herbe et qui renferme la semence qui doit le faire revivre. Entouré des tendres soins de sa femme et de ses enfants, il leur disait : — Je sens que je quitte la terre et non la vie. Et il ajouta : Que ferait une âme isolée dans le ciel même ? Ces mots furent les derniers qu'il prononça ; il s'éteignit le 21 janvier 1814, à l'âge de soixante-dix-sept ans. On peut amèrement regretter que la religion dans laquelle il était né, et à laquelle il a souvent rendu hommage, n'ait pas présidé à ses dernières années et à sa fin.

Le caractère de Bernardin de Saint-Pierre a été violemment attaqué, et en particulier dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*. On l'a accusé d'être dur et vénal ; ses livres, son tendre amour pour l'humanité, sa religieuse adoration de la Providence protestent contre la première accusation ; la pauvreté dans laquelle il a vécu, la médiocrité dans laquelle il est mort, contre la seconde. Les malheurs auxquels il fut en butte le rendirent ombrageux et susceptible ; il n'aimait pas à se soumettre à la discipline qui règle les professions

et à la hiérarchie qui règle les sociétés. C'était une nature solitaire qui se heurtait et qui heurtait les autres dans le commerce habituel du monde. La première partie de sa vie fut manquée parce qu'il chercha une carrière et des protecteurs; la seconde, où il fut simplement homme de lettres, tirant, comme il le disait, de l'eau de son propre

puits, le montre heureux, calme et inoffensif. C'est à la société, qu'il a tant censurée, qu'il devait ses défauts; rendu à la nature et à l'isolement, il y montra des vertus réelles et un talent incomparable. Nous parlerons plus tard de ses nombreux ouvrages.

M. BOURDON.

(La suite prochainement).

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

UN HIVER A ROME

PAR LE MARQUIS DE SÉGUR.

Dix ans se sont écoulés depuis cet hiver passé à Rome, et comme le dit tristement l'auteur, hélas ! il y a plus de cent ans de cela ! Alors le Pape était roi et parcourait librement les rues de Rome au milieu des acclamations de son peuple; alors, la France, fille aînée de l'Église, montait la garde aux portes de Saint-Pierre et veillait sur les restes de son patrimoine amoindri; c'était en 1864, et M. de Ségur a retracé, avec un charme saisissant, ses souvenirs si doux de la royauté pontificale, que nous avons vus disparaître, aux mêmes jours et dans le même abîme où la France a sombré. Un accent de foi, d'amour, d'enthousiasme vibre dans les pages charmantes où l'auteur nous entretient de Pie IX, et il raconte de la manière la plus attrayante les différentes entrevues que le Souverain-Pontife lui accorda; c'est là, on le devine, le point culminant du voyage : voir le Pape, recevoir sa bénédiction, et empreindre à toujours dans sa mémoire le souvenir de ce visage auguste. Mais après ces belles pages qui font vivre à nos yeux le Père des chrétiens, que de portraits exquis ! que d'impressions de piété et d'art rendues avec un charme extrême ! Raphaël et Michel-Ange, les Catacombes, les vieilles basiliques, les églises modernes, les Musées, les ruines sont dépeints tour à tour par ce vivant pinceau, et toujours la foi et l'amour animent ces tableaux si purs qu'il fait resplendir à nos yeux. Quelle belle description de la basilique de Saint-Paul !

« Mgr Bastide nous conduisit tout au bout de la basilique, près de la grande porte d'entrée, et nous y fit remarquer le contraste saisissant et certainement médité que présentent la nef et le chœur. La nef dont les colonnes sont toutes pareilles, d'une nuance gris perle, éclairées

par des fenêtres sans vitraux de couleur et se reflétant dans la mosaïque nacréée et transparente qui forme le pavé de l'église, semble baignée dans une lumière douce et blanche, également répandue dans toutes ses parties, tandis que le chœur, brillant d'or et de peintures, éclairé par des vitraux d'un jaune ardent, resplendit comme au reflet d'un incendie. C'est la différence de la lumière de la lune d'avec celle du soleil, ou plutôt de l'aurore blanchissante avec la splendeur du grand jour : c'est que la nef est l'image de l'Église de la terre où nous ne faisons qu'entrevoir un reflet de l'éternelle beauté, tandis que le chœur, où réside l'Agneau divin, où s'accomplissent les Saints Mystères, est l'image du ciel où la lumière ruisselle et où les élus contemplant Dieu face à face et sans voiles.

« Je ne sais si ce symbolisme a été dans la pensée de l'architecte de la basilique, mais il ressort avec une sorte d'évidence de son œuvre, et ce contraste de ces deux lumières ravit l'intelligence chrétienne autant que les yeux; le grand Christ de la mosaïque constantinienne de l'abside, éclairé par le jour ardent des vitraux, apparaît comme transfiguré et prêt à jeter des flammes. Pour honorer l'apôtre des Gentils, les nations schismatiques et infidèles ont envoyé à l'envi leurs présents : la Russie a fait don de ses blocs énormes de malachite, et l'Islamisme a taillé, pour soutenir l'autel de la confession, quatre colonnes d'une parfaite beauté dans son albâtre oriental... »

Je voudrais citer le portrait de Mgr de Mérode : la belle plume qui raconte si bien les splendeurs romaines, analyse avec toute la ferveur de l'amitié le caractère de ce gentilhomme, de ce soldat, de ce prêtre, dont M. Cochin disait : C'est une épée qui a une soutane pour fourreau.

Mgr Bastide, l'aumônier chéri des soldats français, occupe aussi une place d'honneur dans cette

galerie, et que de spirituelles anecdotes l'auteur raconte à son sujet ! Mgr Amanton, autre ami des *troupiers*, figure à son tour ; Horace Vernet y est dépeint sous un côté que le monde ne connaissait pas, celui d'un foi religieuse ; Arthur Guillemin, le zouave pontifical, y revit avec sa vertu sévère et son héroïque courage, mais toujours Pie IX revient dans ces récits : Pie IX à l'autel, Pie IX au chevet des cholériques, Pie IX recevant avec une mansuétude de père et une majesté de roi ceux qui se pressent à son audience. Cette sainte et angélique figure domine le livre tout entier. M. de Ségur avait vu à Rome une Française, une fille admirable, toute dévouée à Dieu et à son Église, et qui eut la généreuse pensée d'offrir sa vie pour celle du Souverain Pontife et la joie de voir son sacrifice agréé. Voici ce qu'il dit de cette heureuse et pieuse personne :

« Ce fut encore Mgr Bastide qui me fit connaître mademoiselle Amélie Léautard, cette sainte fille de Marseille, providence des pauvres, des prisonniers et des soldats, et qui procura à ces pauvres soldats le grand bienfait de l'établissement des Sœurs de Charité dans les hôpitaux militaires de Marseille ; qui reçut de la reconnaissance de l'empereur, avec la croix de la Légion d'honneur qu'elle n'a jamais portée, le privilège incroyable de demander et d'obtenir la grâce de tous les condamnés militaires, du repentir desquels elle se portait garant. Cette admirable chrétienne, étant venue à Rome pour prier au tombeau des Apôtres et recevoir la bénédiction du Pape, y fut retenue par un attrait supérieur et divin, et résolut d'y passer le reste de sa vie. En 1866, sentant ses forces s'affaiblir et ne sachant plus comment servir Dieu, elle eut l'inspiration de couronner sa vie par un suprême et héroïque sacrifice. Pie IX était gravement malade, et cette pieuse santé donnait de nouvelles inquiétudes au monde catholique. Mademoiselle Léautard résolut de s'offrir en victime à Dieu en remplacement de son vicaire ; mais craignant que ce ne fût un acte de présomption, elle voulut d'abord en obtenir l'autorisation du Pape lui-même. Quand elle lui eut exposé son sublime désir, Pie IX demeura quelque temps immobile et silencieux, tandis que la sainte fille, les mains jointes et le regard fixé sur lui, attendait sa réponse. Enfin, comme s'il obéissait à une voix qui lui avait parlé en secret, il posa sa main sur la tête de l'héroïne chrétienne et lui dit avec un accent solennel : Allez, ma fille, et faites ce que l'Esprit de Dieu vous a suggéré. Il la bénit avec émotion ; elle le quitta, remplie de joie.

Le lendemain était un dimanche. Mademoiselle Léautard assista, selon sa coutume, à la première messe à Saint-Pierre. Elle reçut la communion, et quand elle eut dans le cœur la victime d'amour, elle offrit sa vie pour le Pape

à celui qui avait offert la sienne pour le genre humain. Son vœu était à peine formulé que, saisie d'une douleur terrible et subite, elle tomba à terre en jetant un cri. On la porta chez elle ; on appela le médecin qui déclara que son art était impuissant contre ce mal étrange. Toute la journée et les deux jours suivants, elle ne cessa de souffrir des douleurs cruelles ; le mercredi, 19 décembre, elle devint plus calme, les douleurs cessèrent, elle demanda et reçut les derniers sacrements avec une dévotion et une joie angéliques. Elle mourut le même soir. La nouvelle de cette mort miraculeuse fut portée au Vatican ; Pie IX la reçut sans témoigner aucune surprise ; mais levant les yeux au ciel, il murmura d'une voix émue : *Così tosto accettato !* sitôt accepté !

Heureuse mort qui a donné une sainte de plus au Paradis, et qui a contribué, pour une part connue de Dieu seul, mais certaine, à la prolongation providentielle de la vie terrestre de Pie IX !

Nous terminerons par ce touchant épisode : est-il besoin de recommander le livre où nous l'avons puisé ? Rien de plus intéressant, de plus noble, de plus pénétrant ne peut être offert à une famille chrétienne, et le style de l'auteur, élégant, simple, ému, est toujours à la hauteur du sujet qu'il a traité (1).

M. B.

SOUVENIRS DE L'ANNÉE 1848

PAR MAXIME DU CAMP.

Pour nos jeunes lectrices, cette date, 1848, ne dit pas grand-chose, mais les pères et les mères se souviennent de ces jours néfastes, des terreurs que Paris donna alors à la France entière, des apparitions sanglantes, qui, grâce aux journées de Juin, passaient dans le cerveau des honnêtes gens et les livrèrent, désarmés et contents, à ce césarisme qui aboutit, on le sait, à la perte de deux provinces, à cinq milliards de rançon et à l'état de dislocation où nous nous agitons aujourd'hui. Les souvenirs ridicules et tragiques des six premiers mois de cette malheureuse année sont restés ineffaçables, et le nom glorieux de Mgr Affre, dont le sang fut le dernier versé, peut seul consoler la mémoire qui se reporte vers ces jours de folie et de faiblesse, couronnés par une des plus redoutables insurrections qu'ait vues Paris, qui en a tant vu, hélas !

M. Maxime du Camp ne fait pas l'histoire de la révolution de Février ; d'autres l'ont écrite avec plus ou moins de sincérité, Lamartine en se van-

(1) Chez Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris. — Un joli volume, prix : Paris, 3 fr. 50 franco ; en France, 4 fr.

tant, Garnier-Pagès en vantant la république, Daniel Stern en disant à peu près leur fait à tous les partis. L'auteur du spirituel ouvrage dont nous parlons surtout aux maris et aux pères de nos lectrices, ne dit que ce qu'il a vu de ses yeux ; il le dit avec l'esprit le plus incisif et le plus charmant, et, pour se rendre bien compte de l'immense sottise qui dominait alors à Paris et de l'incurable déraison des démagogues, il faut lire ce livre aussi instructif qu'amusant ; la corde satirique y est touchée avec finesse, et la corde grave y vibre assez pour que l'on comprenne qu'à tant d'esprit l'auteur joint une âme qui aime fortement son pays.

Très-jeune encore, M. du Camp fut enrôlé dans la garde nationale, et quoiqu'il ne le dise pas, on entrevoit que le n° deux, comme on l'appelait au bataillon, a fait très-bravement son devoir. Il a parcouru Paris dans tous les sens durant ces cinq mois ; il a assisté aux premières émotions qui ont précédé le 24 février, il donne des détails intéressants sur le malheureux coup de feu du boulevard des Capucines, qui, au moment où tout semblait apaisé, ralluma la discorde ; il a vu la promenade des cadavres, au cri : On égorge nos frères ! il a assisté à l'effondrement du trône de Louis-Philippe ; il a vu de près les manifestations, les clubs, les arbres de la liberté plantés à tous les coins, les ateliers nationaux, qui coûtaient 300,000 fr. par jour et où s'enfantaient les émeutes de l'avenir ; il a entendu hurler l'air des Lampions, l'air des Girondins et la sinistre *Marseillaise* : il raconte à ce sujet une apostrophe comique dont il fut, non l'auteur, mais l'auditeur ; nous citons :

« La population, du reste, était de fort bonne composition ; l'absence de travail lui faisait des loisirs, les ateliers nationaux lui fournissaient une

paie qu'elle ne gagnait pas, et elle profitait de cela pour vaguer par les rues en chantant. Un jour, vers quatre heures, devant le passage de l'Opéra, une de ces bandes désœuvrées, composée d'ouvriers fainéants, de voyous sans casquettes et de gamins en savates, passa, hurlant la *Marseillaise*. C'était une « manifestation » qui se rendait je ne sais où.

« Un homme bien connu à Paris, dans le monde des peintres et des gens de lettres, sorte de misanthrope un peu bossu, spirituel, caustique, qui regardait défilier cette troupe bruyante, entra subitement en fureur, et, se jetant au-devant d'elle, il saisit par leurs blouses deux des chanteurs, en leur criant : — Ça n'est pas vrai, on n'égorge pas vos compagnes ; les soldats ne sont pas féroces, ils ne mugissent pas ; vous n'avez pas de sillons, d'abord vous ne savez pas ce que c'est ; il n'y a pas de jour de gloire, il n'y a pas de tyrannie, il n'y a pas d'étendards sanglants ; il y a des campagnes, allez-y tous brouter. Vous êtes tous des imbéciles ! »

A cette amusante boutade succèdent des pages émues et graves. L'envahissement de l'Assemblée au 15 mai et surtout les tristes journées de Juin sont racontées par un homme qui a vu et dont l'intelligence a photographié dans sa mémoire des faits, tantôt burlesques, tantôt sanglants, des portraits souvent ridicules, souvent odieux, et quelquefois, Dieu merci, touchants et sympathiques.

Les gens un peu sérieux qui veulent bien nous lire, nous sauront gré de leur avoir fait connaître ce livre distingué, spirituel et profond, sous une enveloppe légère (1).

M. B.

(1) Librairie Hachette, boul. St-Germain, prix: 3 fr. 50.

LETTRE A NATHALIE

SUR L'ABUS DE LA RICHESSE

Ma chère Nathalie,

Je trouve très-beau et très-juste le mot du Père Monsabré, que vous me citez : « Je ne dis point » malheur à la richesse, mais malheur aux riches », et vous ne ferez pas mal de répéter cette parole à notre bon cousin Francis de Riverie. Vous savez

comment, malgré sa grande situation et son vaste patrimoine, il ne laisse pas, du matin au soir, de parler de la *malédiction de la richesse*, quoiqu'on puisse, à bon droit, le citer lui-même comme le plus éclatant démenti de ses affirmations. Il se sauve par la charité et par le bon emploi qu'il fait de ses biens.

Sans vouloir contester le moins du monde la profonde et consolante distinction du Révérend Père Monsabré, sans vouloir semer l'alarme ou accrédi-ter le désespoir parmi les riches soucieux de leur responsabilité, il faut bien avouer que si les possesseurs des biens de cemonde sont traités avec tant de sévérité dans les Livres Saints, l'argent et les tentations qu'il entraîne ne laissent pas d'y être pour quelque chose. Les richesses ne sont pas aussi bonnes conseillères qu'on voudrait le faire entendre, et il n'est pas toujours commode d'en user convenablement.

Je n'entends pas, comme vous le pensez bien, ma cousine, faire allusion ici à ces débordements vulgaires et scandaleux où les écus ne sont plus que les auxiliaires honteux et clandestins du désordre. Cet emploi infime de l'argent, aussi bien que les vanités puériles par lesquelles il éclate au dehors et vient s'offrir de lui-même au mépris sensé des honnêtes gens, tout cela ne mérite point qu'on s'y arrête: tout cela, ni pour vous ni pour moi, ne rentre plus dans le véritable ordre des faits moraux. Ces abaissements sont si voisins de la brute et du règne animal, qu'il vaut mieux les y laisser. Nous n'avons pas besoin d'abaisser nos pensées à ces actions du dernier ordre. Il y reste si peu, si peu de l'âme humaine, que ce n'est vraiment plus la peine de s'y intéresser.

Les richesses exercent, même sur les âmes délicates et élevées, une sorte de corruption latente. Elles agissent à la façon de ces principes morbides qui flottent dans l'air au temps des épidémies, et qui produisent sur notre organisme ou une détente ou une surexcitation funeste.

Une des grandes erreurs de quiconque n'a pas besoin de compter avec sa bourse, c'est cette espèce de principe accordé et tacite sur lequel on règle d'instinct les errements de sa conduite, à savoir qu'à la condition de ne point compromettre son patrimoine et de ne point tomber dans les excès, il est loisible de s'accorder tout ce dont on peut avoir envie dans l'ordre des choses permises et normales.

Ce préjugé règne parmi nous avec un tel empire, il est peut-être si accrédi-té près de vous et ancré si profondément dans votre propre intelligence, Nathalie, que je ne suis même pas bien sûr de m'être expliqué assez nettement, pour être tout à fait compris par ma cousine.

Il y a cette différence entre la grande fortune et une aisance plus resserrée, que beaucoup de dépenses deviennent, de la part de celui qui est moins pourvu, l'objet, sinon d'un sacrifice pour les solder, au moins d'une certaine attention pour les résoudre. Il ne manque pas de gens qui auraient ensuite beaucoup à souffrir s'ils se permettaient de prêter trop aisément l'oreille à leurs fantaisies. La plus vulgaire sagesse les oblige, sous peine de se trouver après dans la gêne, sinon dans le besoin, à s'informer du prix que peuvent

coûter mille objets sur lesquels les grandes fortunes n'ont qu'à étendre la main.

Cette sorte de sobriété et de continence du désir, à laquelle la modestie de leur patrimoine contraint beaucoup de gens, devrait être une des précautions que le riche ferait bien de s'imposer à lui-même dans son propre intérêt. Il devrait prévenir la satiété dans ses jouissances et l'excès dans ses caprices, en bornant par une prudente initiative l'emploi de sa propre liberté. Est-il vraiment juste dans l'ordre social et vraiment favorable à l'âme, de pouvoir ainsi obéir, sans réfléchir et sans compter, à la première impulsion qui vous traverse l'esprit? N'est-il pas à craindre que le caractère ne s'affaiblisse, ne s'énervé, ne contracte même à la longue je ne sais quelles habitudes impérieuses et irritées par cette longue pratique du caprice, par cet assouvissement continu des fantaisies, par cet excès incohérent et toujours satisfait du désir?

J'aimerais donc, Nathalie, à voir les riches pratiquer dans l'usage quotidien de leur argent, un peu de cette modération et de ce savoir-vivre que la politesse de nos mœurs leur impose aujourd'hui sur certains points. La civilisation les condamne à des réserves dont nul homme qui se respecte n'oserait dorénavant se départir.

Au temps d'Homère, ce n'étaient pas seulement les rois et les pasteurs des peuples que nous voyions, dans l'Iliade et dans l'Odyssée, recevoir à table une double part du festin; c'était aussi le privilège envié des riches. Ceux-là n'avaient pas seulement, comme tout le monde, le droit de manger et de boire à leur faim et à leur soif; mais ils trouvaient séant et honorable de se remplir jusqu'à la surabondance des mets et de la boisson. Parce que leur état de maison comportait le premier luxe de ces temps de privation et de famine antiques, une grande quantité de viandes et de provisions, il leur semblait logique d'en user par delà la coutume du vulgaire qui se bornait, autour d'eux, à s'en nourrir et à s'en désaltérer.

Je n'ai pas besoin de vous dire, ma chère cousine, qu'à part un petit nombre de malheureux voués au culte inavouable de l'estomac, l'ancien Dieu de la bonne chère n'a guère plus de disciples de cette trempe. Nul ne se donnerait parmi nous, ni à lui-même ni aux autres, cette raison pour excéder sur ce point les limites ordinaires de la nature, que sa fortune n'aurait pas à en souffrir, ou, pour me servir de l'expression usitée chez le petit bourgeois de Paris: *que ses moyens le lui permettent*.

Toutefois, il ne faudrait pas trop insister peut-être sur les progrès de tempérance et de sobriété dont nous pouvons nous faire honneur. Il ne manque pas de gens encore qui pratiquent cet abus de la richesse sous une forme moins grossière en apparence, mais peut-être aussi abaissée. La recherche remplace parmi nous l'abondance; et, au lieu de s'ingénier à manger plus,

par ce seul motif qu'on est riche, on s'évertue seulement à manger mieux.

Quoi qu'il en soit, ma cousine, ne prenez pas mes paroles dans un sens trop étendu qui deviendrait une sorte de jansénisme. Je ne prétends point que l'homme riche doive renoncer à tout, ni qu'il aille jusqu'à vendre son bien pour le distribuer aux pauvres. Ce sont là les conseils et non pas les préceptes de l'Évangile; Jésus-Christ lui-même ne les adresse qu'aux parfaits, et je n'ai pas qualité pour m'en faire l'interprète ni l'écho. Je me rappelle d'ailleurs, dans les Livres Saints, la touchante histoire des parfums de Madeleine, qui, à un point de vue très-élevé et très-vrai, justifie un certain luxe dans l'emploi de la richesse.

Il est donc entendu, Nathalie, que je prêche auprès de vous la modération et non pas l'abstinence, cette discrétion, cette retenue, ce tempérament, si nécessaires à toutes les actions de la vie et spécialement à celles qui ont en vue notre propre agrément. C'est là, comme vous le pensez bien, que nous risquons le plus de glisser; et le plus sage est, ici comme ailleurs, de ne pas tout oser, de ne pas tout dire, de ne pas tout faire, même dans l'ordre des choses qu'il n'est point demandé de se défendre.

Vous connaissez, ma cousine, les œuvres de Madame Swetchine, publiées par M. le comte de Falloux, de l'Académie française. Madame Swetchine avait, comme il convenait à son rang et à sa fortune, un très-bel état de maison, où, pour le dire en passant, dominait comme sur toute sa personne la nuance bleu céleste ou bleu royal. Lorsque le Révérend Père Lacordaire venait la voir, il lui arrivait de désigner du doigt en traversant les salons, ou un bronze d'art, ou un coffret ciselé, ou même de riches bouquets de fleurs de serre, étalés dans des vases précieux. Il demandait alors à cette grande chrétienne, non sans quelque nuance de blâme et de sévérité: « A quoi ce luxe peut-il servir? » Et Madame Swetchine lui répondait avec beaucoup d'humilité et de douceur: « Que voulez-vous, mon Père, il y a dans le monde des pauvres gens qui gagnent leur vie à faire cela pour nous! »

Je trouve ce mot touchant et juste, et je ne pousserais pas le rigorisme jusqu'à refuser à la richesse ces satisfactions artistiques qui entrent dans le travail régulier d'une nation. Pourvu

que la part des malheureux soit réservée, et les devoirs de la charité remplis, il n'y a rien, dans une dépense de cette nature, qui puisse choquer les plus susceptibles. Je ne blâme que ces dépenses fantastiques dont le caprice est le seul mobile et dont les fortunes les mieux assises ne manqueraient pas, à la longue, de se ressentir.

L'habitude de ne point se contenir, même dans les menus achats, le parti pris de se satisfaire toujours et de ne jamais rien se refuser, entraîne comme conséquence inévitable un nouvel accroissement de désirs et de besoins dont il n'est pas même possible de concevoir le terme. L'homme qui cède à ses envies ne tarde pas à les voir s'accroître, grossir, se multiplier d'une manière indéfinie. Il n'y a pas de revenu ni même de capital qui soit capable de résister à cette puissance dévorante des désirs que nous portons en nous; et, pour ne les avoir pas combattus sous leur forme la plus discrète et la plus facilement domptable, le riche se voit réduit ou à leur céder malgré la perspective de sa ruine, ou à les vaincre malgré la dureté de son sacrifice.

Vous le voyez, Nathalie, il n'est pas sans inconvénients d'user de tout son droit, et bien que personne ne conteste à un propriétaire la puissance ni l'emploi de son argent, il est certain qu'une morale plus relevée vous apporte ici des conseils dont nulle conscience ne saurait méconnaître la justesse et l'autorité.

Ce n'est point assez toutefois de vous faire remarquer les inconvénients dont le riche est seul à souffrir. Cet emploi abusif de l'argent a des conséquences plus graves dont il faut que je vous parle aussi. Permettez-moi de couper en deux cette lettre, dont je vous envoie par le présent courrier la première moitié. Je serai seul, ce soir, au coin de mon feu, où me retient une légère entorse. Je me réserve le plaisir de vous y retrouver, tout à l'heure, en imagination, et je vous montrerai à mon loisir les conséquences regrettables qu'entraîne, non plus cette fois vis-à-vis de nous-mêmes, mais vis-à-vis d'autrui, cet usage immodéré de la fortune.

Adieu donc, ma cousine, et au revoir.

Votre cousin et ami,

ANTONIN RONDELET.



UN ÉPISODE DES JACQUES

Le temps produit moins de ruines que la main des hommes lorsqu'elle est armée par les passions populaires ou par les convoitises de l'ambition; les ruines que font les hommes semblent même être destinées à une destruction plus rapide, tandis que celles accomplies par la lente action du temps, conservent quelquefois un caractère de majestueuse tristesse qui fait naître des pensées moins amères et plus élevées. Un grand nombre de châteaux forts et de manoirs s'élevaient autrefois sur le sol de la province appelée alors l'Ile de France, et en ont entièrement disparu depuis des siècles. Des prés, des champs cultivés du plus paisible aspect, recouvrent aujourd'hui l'emplacement de certaines terres féodales que dominaient des castels lourdement fortifiés. Vers le milieu du treizième siècle, l'un de ceux-ci occupait un terrain accidenté sur les bords de l'Oise; sa façade principale se mirait d'une grande hauteur dans les eaux paisibles de la rivière, tandis que les autres côtés de l'habitation étaient défendus par de larges fossés. La position de l'habitation seigneuriale dont nous parlons, lui avait fait donner le nom de Haut-Castel; celui qui le possédait au moment des événements que nous allons rapporter, se nommait le baron Adalbert, sire de Haut-Castel.

Le jour où commence et où finit pour ainsi dire notre récit, on était à la fin d'octobre, le temps était des plus menaçants, et le baron Adalbert, parti depuis l'aube pour la grande chasse, n'était pas encore de retour; bien que le temps dût rendre cet exercice aussi difficile qu'inutile. A une pluie fine et froide qui était tombée toute la matinée, avait succédé un ouragan furieux, et la nuit arrivait rapidement sous les nuages orageux. La noble et sainte mère du baron avait approché son siège de l'épaisse embrasure d'une fenêtre d'où elle interrogeait du regard, et pleine d'anxiété, les violentes variations de l'atmosphère, tout en continuant de filer le plus beau lin de la récolte. Une vieille suivante, qui paraissait être sa confidente intime, essaya de rassurer sa maîtresse sur le retard qui la préoccupait.

« Le temps était des plus favorable ce matin pour la grande chasse, dit-elle, et votre sire en aura peut-être profité pour aller au loin : il faut le temps de revenir maintenant.

— Mais vois donc le temps, ma pauvre Ger-

maine, il devient de plus en plus effrayant. Et puis, tu le sais, ce ne sont pas les bêtes fauves ni les coups de la foudre qui sont le plus redoutables, la haine des hommes est plus cruelle et plus persistante que la fureur d'un sanglier ou les rafales de la tempête; j'ai appris que les bandes de Guillaume Caillet parcourent dans ce moment le pays, et cet homme est d'une audace sans égale, dès qu'il a le plus léger prétexte de se venger; mon fils l'a obligé à payer la dime de guerre qu'il avait juré de ne jamais donner. Guillaume Caillet ne pardonne pas.

— Madame veut sans doute parler de Jacques Bonhomme, dit la suivante? Il se souviendra, n'en doutons pas, de la générosité du baron Adalbert en sa faveur.

— J'en doute cependant, dit la châtelaine, et mon inquiétude est grande quand je sais mon fils éloigné à travers les bois et les plaines. La nuit devient de plus en plus sombre; je ne puis plus distinguer les bords de la rivière que suit ordinairement mon fils pour venir prendre le sentier qui abrège la montée.

En effet, la dame de Haut-Castel avait posé sa quenouille depuis quelques instants, et ses doigts n'étant plus occupés, son imagination se créait d'autant plus de fantômes. On avait apporté une lampe sur la grande table de la salle; celui qui venait de l'y mettre avait dirigé sur sa maîtresse un regard plein de trouble qu'elle n'avait pas remarqué, mais qui avait causé à Germaine une grande inquiétude. Les femmes de la châtelaine s'étaient approchées de la lampe, et avaient commencé la veillée; Germaine avait repris sa quenouille sans s'éloigner de sa maîtresse, mais celle-ci était restée près de la fenêtre, les yeux fixés sur le vide où l'on ne pouvait plus rien distinguer. De longs instants se passèrent ainsi au milieu du plus profond silence; cependant une rumeur sourde qui se faisait entendre depuis quelques moments dans la salle basse du château, finit par devenir assez distincte pour éveiller l'attention de la dame de Haut-Castel, tout absorbée qu'elle fût dans ses réflexions.

« D'où vient donc ce bruit, demanda-t-elle? pourquoi élève-t-on la voix de la sorte? Je n'ai pas entendu rentrer mon fils.

— On eût le pain, s'empressa de répondre Germaine, et le majordome distribue les provisions pour la semaine.

— Mais, dit la dame de Haut-Castel, ces choses se passent chaque semaine sans qu'il se fasse un bruit semblable. »

Germaine était toute pâle, et elle cherchait encore à trouver quelque réponse rassurante, lorsque le son lointain des cors se fit entendre. La baronne dont l'attention était toujours tendue de ce côté, malgré le bruit inaccoutumé qu'elle cherchait à s'expliquer, joignit aussitôt les mains en s'écriant :

« Dieu soit loué ! voici mon fils ! les cors sonnent le retour ; ils n'annoncent pas une chasse brillante, mais rien d'alarmant non plus, ajouta-t-elle. »

A mesure que le son du cor se rapprochait, le bruit qui se faisait dans la salle basse diminuait, et le plus grand silence semblait y régner lorsqu'on entendit les chasseurs franchir le pont-levis qui venait d'être abaissé pour leur livrer passage. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que la rumeur parut devenir plus vive encore ; mais, cette fois, la voix du baron dominait les autres qui s'élevaient assez haut pourtant, et semblaient lui répondre avec une hardiesse qui n'était pas ordinaire. La dame de Haut-Castel écoutait avidement et pleine de trouble ; les doigts de Germaine tremblaient en tournant le fuseau. Tout à coup un cri horrible retentit au milieu du tumulte des voix ; plusieurs cris étouffés et comprimés semblèrent y faire écho, et la rumeur devenue plus sourde s'éteignit peu à peu dans le silence. Toutes les jeunes femmes avaient joint les mains, plusieurs s'étaient jetées à genoux, et la baronne s'était relevée de toute sa hauteur, quand une jeune fille entra pâle et effarée en disant :

« On vient d'exécuter le prisonnier ! »

— Quel prisonnier ? s'écria la dame de Haut-Castel pleine d'un trouble indicible.

— Taisez-vous, Mechtilde, dit Germaine.

— Parlez, dit la baronne en jetant un regard sévère sur sa fidèle Germaine..

— Que ma noble maîtresse ait encore un peu de patience et plus de calme, osa encore dire Germaine ; elle va certainement tout apprendre de son fils lui-même. »

En effet, la voix et les pas du sire de Haut-Castel se faisaient entendre dans l'escalier, mais lorsqu'il entra, tout son extérieur annonçait une émotion des plus violentes. Sa démarche était peu assurée, et il ne se découvrit que lorsqu'il se trouva en face de sa mère.

La baronne était retombée assise sur son siège presque muette de terreur ; ses regards interrogeaient avidement son fils, mais il gardait le silence ; elle fit enfin un suprême effort pour lui dire d'une voix presque inarticulée :

« Mon fils, d'où viennent les rumeurs épouvantables qui sont parvenues jusqu'ici.

— Ce n'est rien qui doit vous affecter si vivement, ma mère, dit le baron. Il s'agit d'un acte

de discipline sévère, il est vrai, mais rendu nécessaire par une rébellion persistante dans un temps où chacun semble avoir profité de la détresse commune pour oublier tout devoir.

— Nécessaire ! répéta la baronne que ce mot avait douloureusement frappée ; ah ! mon fils, n'attirez pas tant de haine sur votre personne. Je viens d'entendre dire qu'un prisonnier a été exécuté, ajouta-t-elle d'une voix presque éteinte ? »

Le sire de Haut-Castel jeta un regard de sombre mécontentement sur les femmes qui entouraient la table, et dont les visages pâles et atterrés devinrent plus pâles encore, tandis que leurs doigts tremblants pouvaient à peine soutenir la navette ou le fuseau.

« L'homme dont il s'agit, reprit le baron, est un rebelle dix fois relaps. Déjà plusieurs fois il avait quitté nos rangs pendant les courses à main armée contre l'ennemi, pour se joindre aux bandes de Guillaume Caillet ; il avait enfin disparu pendant une des dernières chasses pour prendre part, toujours sous son terrible chef, à l'attaque, puis à l'incendie d'un des fiefs du sire de Nesle. On ne connut la cause de cette disparition que lorsque cet homme, traqué avec ses compagnons par les troupes nombreuses du seigneur de Nesles, eut l'étrange confiance de venir réclamer notre protection et un abri, comme vassal de Haut-Castel ; mais il ne les dut, je vous le jure, ma mère, qu'à la commisération que m'inspirèrent sa femme et ses enfants éplorés qui vinrent embrasser mes genoux.

— Ah ! dit la dame de Haut-Castel en interrompant son fils, vous avez fait des orphelins !

— Daignez m'écouter jusqu'à la fin, ma mère. Depuis qu'il a été réintégré comme vassal, il a encore quitté deux fois le lieu hospitalier où il retrouvait la sécurité après ses méfaits, pour prendre part aux incendies dont la sinistre lueur a épouventé tout le manoir ces jours derniers. Cette fois, ma mère, cet homme pris, couvert du sang qu'il avait fait couler, et noir de la fumée des incendies qu'il venait d'allumer, devait-il échapper à une trop tardive justice ? J'ai donné hier soir des ordres pour qu'il subit sa peine dans le lieu destiné à ces sortes de châtiements, et je suis sorti ce matin au moment où l'exécution allait être faite. Mais quel n'a pas été mon étonnement en rentrant tout à l'heure, de retrouver le coupable au milieu de ses anciens compagnons, et les excitant à se débarrasser de leur sire ? Son auditoire ne lui paraissait pas assez hostile pour qu'un exemple immédiat et sévère ne fût pas nécessaire. Il a été fait !

— Grand Dieu ! s'écria la baronne, par qui donc alors ? Ah ! mon fils, quand la loi de Dieu s'oublie sur la terre, les désordres de l'enfer l'envahissent bientôt, et le règne du prince des ténèbres s'y établit. L'ambition fait naître les guerres, et ces luttes impies détruisent tout sentiment de charité parmi les hommes. »

Le baron était, dans ce moment, trop violemment préoccupé des choses terrestres pour entrer dans les pensées de sa mère ! Croyant pouvoir échapper, par un air d'insouciance affectée, aux discours un peu trop graves, selon lui, que sa mère lui adressait, il lui dit presque gaiement :

« On sait, ma mère, que vous avez acquis une grande science de ces choses à la docte abbaye de Montmartre, et que vous êtes une véritable théologienne.

— Je ne suis ni savante ni théologienne, mon fils, mais je tâche de mettre en pratique les préceptes de l'Évangile et les Commandements de Dieu ; le cinquième nous dit : « Tu ne tueras pas. »

Le baron tressaillit et se mit à parcourir la salle à grands pas ; en passant près de la table, il s'aperçut qu'on venait de retourner le sablier, ce qui indiquait qu'il était plus de neuf heures. Il dit alors, en continuant d'affecter un ton aisé :

— Eh bien ! et le souper ? Ne sert-on pas le souper aujourd'hui ?

On garda le silence, car personne ne se sentait disposé à faire le moindre repas. Cependant, comme il réitéra cette question, la dame de Haut-Castel ordonna à Germaine d'aller donner des ordres pour qu'on servît.

Germaine se dirigea vers la porte d'un pas chancelant. Elle revint, après quelques minutes d'absence, plus atterrée qu'auparavant, mais en annonçant d'une voix qu'elle parvint à rendre à peu près ferme que les événements de la soirée étaient cause de ce retard.

« Eh bien ! qu'attend-on maintenant ? dit le baron Adalbert en cherchant à maîtriser une inquiétude qui devenait de plus en plus visible.

— Je crois, dit Germaine, qu'il faudra encore attendre un peu. » Et elle se remit au travail que l'on quittait ordinairement à l'heure du souper.

On ne pouvait plus se faire d'illusion sur le péril qui menaçait le sire de Haut-Castel. Les femmes de la baronne venaient de quitter la salle que le sire Adalbert continuait de parcourir à grands pas, s'arrêtant de temps à autre près de la porte quand il s'en approchait, cherchant à se rendre compte de ce qui se passait à l'étage inférieur d'où l'on entendait s'élever quelques sourds murmures. Ils recommencèrent à devenir si bruyants que le baron voulut ouvrir la porte afin de mieux discerner la nature de cet étrange colloque, qu'il ne comprenait que trop déjà. Mais elle avait été assujettie au dehors, sans que cette précaution de mauvais augure eût pu être soupçonnée de l'intérieur. Il est plus facile de comprendre que de décrire ce qui se passa en ce moment dans l'âme du baron. Toute espérance de salut devait-elle donc être abandonnée ? Germaine seule s'était aperçue de ce qui venait de se passer. La dame de Haut-Castel, la tête renversée sur son fauteuil, les yeux fermés et les mains jointes, implorait la protection du ciel par une prière fervente ; elle en fut distraite par les clameurs aiguës

qui s'élevèrent tout à coup. Elle se tourna vers son fils, et lui dit :

— Que se passe-t-il donc encore, mon Dieu ? J'espérais que tout était fini.

Son fils, qui écoutait toujours, garda le silence, mais des clameurs furieuses répondirent presque aussitôt aux paroles de la baronne, et les pas rapides et tumultueux d'une bande nombreuse que l'on entendit franchir le pont-levis, ne laissèrent plus aucun doute sur la trahison des habitants du castel. Les cris des nouveaux venus se mêlèrent aux malédictions de l'intérieur, et formèrent une sorte de chœur infernal, d'où l'on entendait s'élever distinctement les cris : A mort ! à mort !

Le moment suprême était arrivé. La troupe furieuse franchit bientôt les degrés, et vint se ruier sur la porte de la salle. Par un sentiment naturel à un homme accoutumé au métier des armes, le baron avait tiré son épée, et se disposait bravement à soutenir une lutte désespérée. A cette vue, sa mère se précipita vers lui.

« Ah ! mon fils, s'écria-t-elle, mon unique enfant, que prétendez-vous, qu'espérez-vous faire ? Toute résistance est inutile. Ah ! pensez à Dieu, mon fils, pensez à Dieu, nous allons paraître devant lui !

— Oh ! non pas vous, ma sainte mère ; ils ne peuvent en vouloir à la vie de celle qui les a comblés de bienfaits ; quant à la mienne, il leur faudra l'acheter cher.

— Ne songez ni à sauver ma vie ni à faire acheter votre mort, mon fils ; la vie m'est moins chère que l'âme de mon enfant ; je resterai près de lui pour tâcher de le ramener à Dieu qu'il a trop longtemps oublié, pour lui rappeler sa justice et aussi sa miséricorde. Mon fils, mon pauvre enfant, la mort va vous frapper dans un moment où vous venez de l'infliger vous-même par colère plutôt que par justice peut-être ; repentez-vous Adalbert. Ah ! ne retrouverez-vous point au fond de votre cœur, si généreux dans de meilleurs jours, un peu de force chrétienne pour vous vaincre vous-même dans ce moment ! »

Mais toute l'attention du baron était tournée vers la porte, près de laquelle une délibération des plus fougueuses avait lieu entre les révoltés. Les traits du seigneur de Haut-Castel étaient violemment contractés, sa main se crispait sur la poignée de son épée, et il paraissait prêt à attaquer plutôt qu'à se défendre. Mais la porte ne s'ouvrit pas. Plusieurs coups de hache, qui semblaient devoir l'abattre, y firent une ouverture en forme de guichet, où l'on vit successivement apparaître les hideuses figures de quelques furieux qui s'étaient chargés de signifier la sentence à leur condamné.

« Nous ne voulons point ton sang, criait l'un, tu mourras comme un renard traqué dans sa tanière !

— Et tu y seras grillé comme le porc de la basse-cour, reprenait un autre.

— Tu as le temps de songer à tes crimes et de te repentir de tes méfaits, disait un des plus pacifiques ! »

Lorsque cette scène eut cessé, et que la troupe forcenée se fut éloignée, le silence s'établit aux alentours de la salle où se trouvait le seigneur de Haut-Castel, mais bientôt un lueur sinistre se répandit sur les murailles du castel et sur les bois qui l'environnaient. Le baron avait remis son épée dans le fourreau, et debout, les bras croisés sur la poitrine, il frémissait plus d'indignation peut-être que de terreur à la pensée d'une telle mort, tant elle répugnait à son âme encore pleine de rêves de gloire et d'ambition. La baronne s'approcha de son fils, s'agenouilla devant lui en posant ses mains sur les bras croisés du baron, et parvint enfin à attirer sur elle et à adoucir quelque peu son regard plein de trouble et de colère. Elle allait profiter de ce mouvement qu'elle croyait favorable à ses vœux pour essayer de faire fléchir ce cœur de bronze, lorsqu'un cri étouffé, mais presque joyeux s'échappa de la poitrine de la fidèle Germaine. Elle s'approcha aussitôt de son maître, et lui dit d'une voix basse et rapide :

« Ah ! mon cher seigneur, c'est votre saint patron qui vient de m'inspirer ! Tandis que je le priais d'intercéder pour votre âme, il vient de me montrer qu'il veut aussi protéger votre vie mortelle. Oh ! c'est bien à lui que je dois le souvenir d'une issue secrète ; peut-être vous la rappelez-vous vous-même, mon cher maître ? »

— Mais parle donc, s'écria le baron palpitant d'émotion.

— Sous cette tapisserie, mon bon seigneur, se trouve une petite porte condamnée depuis longtemps, et par laquelle on peut gagner l'escalier qui conduit à la poterne du sud.

Le baron avait mis à profit le temps que Germaine passait à discourir. Il avait soulevé la tapisserie et aperçu la petite porte condamnée au moyen de ferrures rouillées, mais non murée, comme le croyait Germaine. On se mit à l'œuvre en employant tous les objets qui pouvaient aider à l'opération avec le moins de bruit possible. La porte céda enfin sous les efforts désespérés des prisonniers. C'était une planche de salut, mais pourrait-elle conduire jusqu'au port ?

Cependant on s'y engagea résolument, au milieu de la plus complète obscurité. Le baron avait d'abord voulu marcher le premier dans cet étroit passage, mais il en avait laissé le soin à Germaine, afin de former lui-même une arrière-garde capable de protéger la fuite de sa mère, si les bandits venaient à les poursuivre.

Après avoir marché pendant quelques minutes dans un sentier incliné où plusieurs obstacles les avaient plus d'une fois arrêtés, Germaine annonça qu'elle avait trouvé la muraille où finissait ce

passage et qu'il fallait maintenant trouver à droite l'escalier qui aboutissait à la porte même de la poterne. On le trouva en effet, et l'on arriva au moyen de nombreux degrés devant l'issue que l'on cherchait, et dont l'ouverture put être aisément distinguée par la lueur rougeâtre qui en dessinait le contour. Un énorme, mais seul verrou retenait cette porte que l'on ouvrit avec précaution, car d'horribles craquements que l'on entendait de cet endroit étaient encore peu définissables pour les fugitifs. Mais dès que cette porte fut ouverte, on put s'apercevoir avec horreur qu'un incendie des plus furieux dévorait le château, et que si l'on voulait se sauver, il fallait se hâter. La poterne s'ouvrait sur le roc presque à pic dont le pied était baigné par les eaux de l'Oise, et sur lequel les remparts du castel étaient assis. Un étroit sentier contournait le rocher et conduisait au rivage qu'il continuait de longer, mais il se partageait à un certain point, et l'on pouvait, par un petit embranchement, gagner une des plates-formes ou glacis du château, borné par un bois du côté du levant.

Toutes les espérances de salut reposaient sur le sentier de la rive que l'on pouvait suivre jusqu'à une certaine distance sans être aperçu ; on s'y engagea donc. Grâce aux sinistres lueurs dont on était environné, on put suivre assez facilement ce chemin. L'espérance commençait à s'affermir. Il ne fallait pas perdre un instant, car le bruit des scènes sauvages accomplies par les Jacques du côté opposé arrivait jusqu'aux fugitifs. On allait enfin tourner le rocher et parvenir à la bifurcation du sentier, mais un obstacle étrange et inattendu frappa de stupeur ceux qui avaient mis leur confiance dans cette dernière voie de salut ; une partie du couronnement de la tour de l'est s'était effondrée dans cet endroit. Toute issue se trouvait irrévocablement obstruée de ce côté, et on ne pouvait rester sans péril en cet endroit ; il fallait donc suivre la partie du sentier qui conduisait à la plate-forme où le danger était aussi menaçant peut-être, sous une autre face. Toutes les angoisses qui avaient traversé l'âme des seigneurs de Haut-Castel y revinrent plus fortes et plus accablantes après le court sursis qui leur avait été accordé. Cependant c'était encore ce sentier dangereux qu'il convenait de suivre, car le manoir était en flammes ; la base seule semblait résister, comme pour recevoir les débris fumants qui s'affaissaient successivement ; on suivit donc ce sentier, et l'on allait arriver au petit bois voisin de la plate-forme, quand une voix fit entendre d'un ton absolu ces paroles :

— Halte là ! tout avait été prévu. Tu auras ce que tu as choisi, puisque tu as cherché toi-même le supplice ignominieux qui t'attend. C'est ici, à cet arbre même où tu avais ordonné d'exécuter ta victime, que tu subiras le même sort.

Une autre voix se fit entendre de plus loin, et ajouta :

— Que l'on attache le prisonnier, et qu'on lui laisse une demi-heure pour se préparer à mourir. On gardera les abords du bois. »

A cette voix, Germaine avait frémi, car c'était celle de Jacques Bonhomme lui-même, et cet homme inspirait une sorte de terreur superstitieuse. Des cordes avaient été jetées autour du corps du prisonnier, avant qu'il pût essayer de faire aucune résistance, et on l'avait lié fortement au pied de l'arbre où il allait mourir du supplice des criminels de bas étage ; puis, ceux qui étaient chargés de veiller sur le condamné se dispersèrent dans le bois à peu de distance.

« Mon fils, dit la malheureuse mère, l'instant suprême est venu ; il nous faut abandonner toute espérance terrestre et nous élever plus haut que les pensées de ce monde. Ayez confiance dans la miséricorde de Dieu, sans la volonté de qui rien ne saurait s'accomplir, et dont la providence a prévu toutes choses de toute éternité. Ah ! croyez bien que ce n'est pas sans sa permission, et surtout sans que les vœux profondes de sa miséricorde l'aient prévu pour votre bien, que ces maux viennent vous frapper. Ne considérez que la fin dans les choses de ce monde ; le passage est court, mais la transition est incommensurable. Priez, mon fils, que la grâce de Dieu vous aide pour franchir ce dernier pas. » Et joignant avec un effort les mains garottées du captif, afin de lui donner l'attitude de la prière, elle lui dit de ce ton qu'elle prenait jadis pour l'instruire dans son enfance :

« Mon fils, quand vous étiez petit enfant, je vous ai appris à invoquer Dieu chaque jour, et à implorer sa protection dans les peines, bien légères encore, qui venaient attrister votre jeune cœur ; de quelles angoisses le mien n'eût-il pas été déchiré si l'on avait pu me prédire alors qu'un jour vous oublieriez Dieu, et qu'à l'heure suprême où nous sommes arrivés, il me faudrait vous rappeler à le prier ! Mais Dieu est immuable, sa miséricorde est infinie, et il attend le pécheur jusqu'aux plus étroites limites de cette vie. Un seul élan de repentir, le plus rapide éclair d'amour fléchit sa justice ; puisse sa grâce divine vous l'inspirer. »

La baronne cessa de parler à cette pensée, et le sire de Haut-Castel se laissa tomber lentement à genoux. A ce témoignage d'amendement, la pauvre mère fit une nouvelle tentative.

« Encore un effort, mon fils, s'écria-t-elle, remportez une victoire sur vous-même, et pardonnez pour que Dieu vous pardonne !

— Pardonnez ! dit le baron avec un geste plein d'indignation en regardant les flammes qui achevaient de consumer son noble manoir.

— Hélas ! mon fils, reprit la dame de Haut-Castel, ainsi disparaissent à nos yeux toutes les choses terrestres quand on est arrivé à l'instant où

nous sommes ; alors même que rien ne nous a privés des biens de ce monde, il nous faut les y laisser pour songer à des biens plus précieux. Pourquoi hésiter à pardonner au moment où vous allez avoir besoin de tant de miséricorde ? Ah ! puisse Dieu s'en souvenir à cet instant ! Ne l'avez-vous pas fait déjà dans un temps où vous étiez plein de vie et d'espérance, et où vous auriez pu être impunément sévère aux yeux des hommes ? Un jour, ici même, n'avez-vous pas été touché des larmes d'une pauvre mère qui vous demandait, au nom de ses enfants, la vie de son époux coupable, bien coupable certainement ? Invoquez ce souvenir maintenant en votre faveur auprès de Dieu, et que l'effort soit d'autant plus méritoire que c'est à un ingrat que vous avez à pardonner encore. »

Le seigneur Adalbert leva les yeux vers sa mère avec un élan d'amour et d'attendrissement. Son visage était inondé de larmes, et il lui dit d'une voix calme et pleine d'unction :

« Que Dieu vous bénisse, ma mère, et qu'il prenne pitié d'un pauvre pécheur au nom de celle qui lui a donné cette vie mortelle, et qui va l'aider à obtenir la vie éternelle. Je pardonne, ma mère, je pardonne à mes bourreaux, car tous nous avons oublié la douce maxime du maître : *« Aimez-vous les uns les autres. »* Bénissez votre fils, ma mère, l'instant doit être proche ; que cette bénédiction me rende favorable la sentence du souverain juge ! »

Un léger bruissement qui se fit entendre sur les feuilles sèches dont les sentiers du petit bois étaient jonchés, parut annoncer, en effet, que les exécuteurs approchaient. La baronne abaissa ses mains au-dessus de la tête de son fils en priant le Dieu trois fois saint de recevoir le pécheur dans sa miséricorde ; puis, tombant à genoux auprès du baron et l'entourant de ses bras, elle posa la tête de son fils sur sa poitrine.

Tout à coup le son lointain d'un sifflet aigu se fit entendre, et aussitôt une douzaine d'hommes qui avaient été apostés dans le bois, en sortirent, et se dirigèrent en courant vers le nord. A la vue de cette troupe dont on avait oublié la présence, la baronne serra son fils contre sa poitrine, mais les Jacques s'éloignèrent avec rapidité, tout rentra dans le silence, sans que la sécurité toutefois rentrât dans les cœurs.

Cependant l'aube commençait à blanchir le ciel du côté de l'orient, et l'on n'apercevait aucun être humain. Germaine, enhardie par cette solitude qui lui semblait rassurante, se hasarda à visiter les alentours : tout y était silencieux et désert. Aucun être humain ne se montrait dans le voisinage ; elle revint auprès de ses maîtres.

« On ne voit plus personne ; tous les Jacques ont disparu, leur dit-elle. Dieu nous protège, fuyons, mon cher seigneur, et que sa miséricorde nous assiste. »

Le sire et la dame de Haut-Castel parurent se réveiller et sortir d'un autre monde; ils jetèrent un regard rapide sur tout ce qui les entourait. Plusieurs des liens qui retenaient le baron s'étaient détachés sous les efforts qu'il avait tentés pour y échapper. La baronne et Germaine achevèrent de le délivrer.

On prit, à pas lents d'abord, le sentier qui conduisait au bord de l'eau; le jour commençait à grandir, et l'on pouvait s'assurer, en s'avancant toujours, que le chemin était libre. On parvint ainsi à gagner la berge que l'on suivit jusqu'à un détour de la rivière formant une espèce de petit cap, derrière lequel on apercevait un homme dans une barque de pêcheur. Germaine s'approcha de lui avec précaution, puis lui dit :

« Déjà levé, maître Nicolas? vous voilà à l'ouvrage de bien grand matin ! »

— Pas trop, mademoiselle Germaine, car le poisson est déjà éveillé. Je conviens pourtant que je me suis mis au lit par un temps si effrayant, que je n'aurais pas songé à en sortir aussi matin, si je n'avais été réveillé en sursaut par maître Guillaume Caillet qui est venu frapper à ma porte en m'ordonnant de me rendre ici avant le jour en cas de besoin.

— Vous ordonner, maître Nicolas! Vous êtes-vous donc engagé à obéir à Jacques Bonhomme?

— Un pauvre homme comme moi est toujours obligé d'obéir à plus fort que lui, mademoiselle Germaine. Mais si le sire de Haut-Castel et sa noble mère veulent traverser la rivière pour aller entendre la messe que l'on sonne à l'abbaye, je puis bien avoir l'honneur de leur faire passer l'eau, et revenir à mon poste ensuite sans retard.

Le paisible pêcheur ignorait ce qui s'était passé pendant cette terrible nuit, dont il croyait n'avoir à signaler que le mauvais temps. Les fugitifs profitèrent avec empressement de cette circonstance, et quelques minutes plus tard ils se trouvèrent sur le territoire de l'abbaye, où ils reçurent un asile provisoire.

Mais bientôt il fallut se séparer pour suivre des carrières nouvelles après une ruine si complète. La dame de Haut-Castel choisit pour refuge l'abbaye de Montmartre où elle avait passé sa première jeunesse et où elle devait finir ses jours. Son fils, après l'y avoir accompagnée et avoir reçu d'elle une dernière bénédiction, sortit de

l'Ile de France dont il suivit les limites à distance, et parvint, après un long circuit, à rejoindre le sire de Nesle qui équipait une armée de ses vassaux pour aller combattre les ennemis de la France, et dans laquelle s'engagea le sire de Haut-Castel, comme simple chevalier sans avoir. Mais il demeura toujours chevalier fidèle et chrétien, et la mort qu'il avait envisagée de si près pendant l'incendie de son manoir, ne devait le frapper que de longues années après sur un champ de bataille. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le seigneur de Haut-Castel eût choisi cette mort entre mille et la bénit en songeant à l'ignoble supplice que Jacques Bonhomme lui avait préparé naguère.

Quant à celui-ci, l'étrange abandon qu'il fit de son prisonnier dont il avait convoité les richesses et médité la mort avec tant de cruauté, fut toujours un mystère, aussi bien que la précaution qu'il avait évidemment prise de lui ménager un moyen de traverser la rivière, seul point par lequel il pût s'éloigner, sans danger, du territoire de Haut-Castel. On ne sut à quel sentiment attribuer une telle action de la part d'un tel homme. Fut-ce la vénération profonde qu'il professait pour la mère, qui le porta à sauver le fils? ou bien son âme endurcie fut-elle accessible à quelque retour de gratitude au souvenir de la mansuétude dont le seigneur Adalbert avait usé autrefois envers lui?

Quoi qu'il en soit, Guillaume Caillet était destiné à vérifier par sa mort cette parole de l'Évangile : *« Ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée. »*

La Jacquerie tout entière, dont l'action dévastatrice s'était surtout exercée sur les terres de l'Ile de France, fut décimée en moins de six semaines par le Captal de Buch, alors au service de Charles-le-Mauvais; Guillaume Caillet tomba entre les mains de ce prince qui lui fit trancher la tête. Mais le nom de Jacques resta longtemps aux paysans de ces contrées à qui cette dénomination était souvent donnée par malveillance, en raison de la terreur qu'ils inspirèrent encore pendant de longues années.

ZOÉ DE LA PONNERAYE.

LE VAL SAINT-JEAN

(SUITE)

Le général de Gauzens, Commandeur de la Légion d'honneur, a l'honneur de vous faire part du mariage de sa petite-fille, Mademoiselle Christine de Rymbault, avec Monsieur Gontran d'Anzac.

Mademoiselle de Rymbault a la douleur de vous faire part de la mort de son grand-père, M. Christian-Pierre de Gauzens, général de brigade, Commandeur de la Légion d'honneur, officier de l'ordre de Léopold et de l'ordre de Grégoire-le-Grand, décédé en son château du Val Saint-Jean, le 16 septembre 18..., à l'âge de 79 ans, administré des secours de Notre Mère la Sainte Eglise.

R. I. P.

CHRISTINE A HENRIETTE.

Val Saint-Jean, septembre 18...

Quel coup de foudre, et que je souffre de ne pas t'avoir prus de moi, chère Henriette! Mon grand-père est mort presque subitement, au moment où, debout après de longues souffrances, il s'appêtait à me conduire à l'autel. M. d'Anzac, nos amis, quelques parents étaient réunis autour de nous; nous allions partir, j'étais déjà appuyée sur son bras, quand je le sentis faiblir... et une demi-heure après, mon cher et bon grand-père n'était plus... Je ne sais pas où je suis, je t'écris de la chambre mortuaire... Il est encore là; demain! demain il n'y sera plus...

Et toi, tu es retenue par une terrible inquiétude au chevet de ton mari. Hélas! écris-moi, dis-moi comment il va... Le vent du malheur souffle autour de nous... Prions! mon Dieu! ayez donc pitié de nous!

CHRISTINE.

HENRIETTE A CHRISTINE.

Orléans, 20 septembre 18...

Je reçois à la fois le paquet de lettres par lesquelles je devais annoncer à nos amis ton mariage, la terrible lettre en noir et tes quelques lignes. Ma pauvre Christine bien-aimée, par quelles épreuves es-tu destinée à passer! Si tu le peux, écris-moi; si je le pouvais, je serais auprès de toi; mais si tu savais quelles inquiétudes me donne la situation de mon mari! Le médecin ne veut pas me rassurer... Je n'ai d'espoir qu'en Dieu. Jetons-nous toutes deux dans ses bras paternels. Edouard

m'appelle, je te quitte, mais toute mon âme va vers toi.

Ton HENRIETTE.

GONTRAN A SA SŒUR.

Val Saint-Jean, 18 septembre 18...

Tu me crois marié, en voyage, heureux, oui, relativement heureux: plutôt à Dieu, ma bonne sœur, que mon programme eût pu s'exécuter!

Je serais irrévocablement fixé, tandis que... Mais je ne veux ni raisonner ni déraisonner: je veux, chère Marguerite, tenir le journal du bord et t'informer de ce qui est survenu.

Mon mariage avec Christine était fixé au 16 septembre; le général était depuis quelques jours beaucoup mieux portant, et il se proposait de conduire sa petite-fille à la mairie et à l'église. J'arrivai avec mes deux témoins, M. de Ferrière et mon notaire Ligier, plus nos deux cousins, les Du Perron; je trouvai au salon quelques parents éloignés de M. de Gauzens, convoqués pour la cérémonie; la matinée était radieuse, la cloche de l'église tintait avec un bruit solennel et argentin à la fois; Placide avait rempli le château de fleurs, tout avait un air de gaieté et de vie, et moi-même, si combattu la veille encore, je me sentais dans l'âme une confiance paisible qui m'était étrangère depuis bien longtemps, et quelque chose me disait: Tu fais bien! La cloche lointaine, qui nous appelait, répétait: Tu fais bien; le visage du vieux Placide riait, les roses d'automne, mêlées aux héliotropes, embaumaient l'air, et les hirondelles, ivres de soleil, faisaient des circuits autour des tourelles du vieux château. Je me souviens des moindres détails de cette heure; je me souviens de la beauté de Christine, lorsqu'elle apparut à la porte du salon, au bras de son aïeul: elle était digne et charmante sous le voile blanc et la couronne de fleurs d'oranger! Elle leva timidement les yeux sur moi... Malheureux que je suis! mon calme disparut! C'est Blanche qui aurait dû être là, sous ce voile, c'est son séduisant regard qui aurait dû chercher le mien. Je parvins cependant à me commander, je saluai le général: il était rayonnant, le sang avait remonté à ses joues, ses yeux brillaient d'une lueur passagère; il me serra la main et me dit avec émotion:

— Cher ami, je n'ai jamais été plus heureux! Allons!

Les voitures étaient au bas de la terrasse ; nous descendîmes quelques marches et Christine relevait sa longue robe pour monter en voiture, lorsque le général chancela :

— Ce n'est rien, dit-il... allons toujours...

Hélas ! il tomba renversé dans mes bras. Christine me regarda avec une anxiété déchirante : — Il vit ! lui dis-je à voix basse.

Il avait, en effet, encore quelques instants de vie ; quelques gouttes de sang, quelques gouttes d'huile alimentaient encore la lampe de la vie.

Nous le reportâmes dans ce salon encore plein de soleil et de fleurs ; le médecin accourut, expérimenta l'inutilité de son art, et le curé, averti, donna à l'âme qui allait partir les suprêmes consolations... Pendant ce temps, Christine était une image vivante d'énergie, tant qu'elle put agir, et de douleur, quand l'activité fut devenue inutile.

Maintenant, mon vieil ami repose dans le cimetière du Val, auprès de sa femme ; Christine est au château sous la protection de la sœur du curé, bonne vieille demoiselle qui s'est établie auprès d'elle ; je laisse passer les premiers jours, mais je suis déterminé à tenir mes engagements, en homme d'honneur. Christine, avant quinze jours, sera madame d'Anzac. Et pourtant, Marguerite, ce fantôme de Blanche me poursuit. Folie ! n'est-elle pas mariée aussi ! Elle ! mariée ! à un autre que moi ! Adieu ! Marguerite.

GONTRAN.

CHRISTINE A HENRIETTE.

Val Saint-Jean, octobre 18...

J'ai commencé plusieurs lettres, chère amie, pour te raconter, t'expliquer le douloureux événement, mais je n'ai pu aller jusqu'au bout, ni écrire froidement ces détails dont le souvenir glace le sang dans mes veines. Il n'est plus ! jamais il ne fut plus tendre, plus paternel pour moi que ce dernier jour qui devait être un si beau jour ; je m'étais levée, le cœur dilaté par d'heureux pressentiments ; j'allais devenir la femme de Gontran ; il me serait permis de l'aimer, de me consacrer à lui, et ce bonheur, immense à mes yeux, ne me coûterait aucun sacrifice, puisque mon aîeul ne devait pas nous quitter. Je m'habillai avec un sentiment de joie ; cette parure nuptiale m'était légère ! Je descendis auprès du général ; il paraissait en pleine santé, il était gai, affectueux, et quand, à genoux, je lui demandai sa bénédiction, il me serra dans ses bras et me dit avec des larmes :

— Oui, ma fille, je te bénis ; que Dieu te rende le bien que tu m'as fait ! Que je puisse te voir heureuse avec ce cher Gontran !

Il me regarda :

— Tu es belle ainsi ! me dit-il, tu me rappelles ta mère, à pareil jour.

Et toute cette vie, tout cet amour, une heure après, étaient ensevelis dans le linceul ! Une seule

consolation, Henriette, mais grande, mais éternelle : il était prêt à mourir, il avait couronné sa longue vie par l'accomplissement des plus saints devoirs du christianisme, et, au dernier soupir, il reçut les suprêmes consolations que Dieu réserve à ses amis et à ses serviteurs.

Tout le monde a été bon pour moi ; des parents éloignés, conviés à mon mariage, m'ont montré de l'affection ; une personne respectable, la sœur de notre curé, n'a pas voulu me quitter, et Gontran a pleuré avec moi. Il m'a montré une affection qui eût commandé la mienne, si déjà il ne l'avait acquise, et maintenant il insiste pour que notre mariage soit célébré le plus promptement possible. Mon cœur est bien partagé. Conseille-moi.

Mon pauvre grand-père avait arrangé ses affaires avec le plus grand soin ; les dettes sont payées, grâce à la vente des biens, et il me laisse en toute propriété le vieux château et ses dépendances. Il me prie, s'il est possible, de ne pas le vendre. Gontran dit qu'il sera bien heureux de lui obéir.

Adieu, ma bien-aimée Henriette ; au milieu de mes peines et de mes agitations, je ne cesse de penser à toi, si éprouvée dans celui que tu aimes.

Que Dieu te le conserve, ce bon et cher Edouard, si nécessaire à ses enfants, si précieux pour toi ! Tes derniers bulletins me donnent de l'espoir, mais, hélas ! j'ai appris à n'espérer qu'en tremblant. Adieu, chérie, à bientôt.

CHRISTINE.

HENRIETTE A CHRISTINE.

Orléans, octobre 18...

Mon âme déborde de reconnaissance. Edouard est hors de tout danger, les médecins sont absolument rassurés sur l'issue de la maladie, quoiqu'ils parlent déjà de la nécessité d'un séjour sous un climat plus doux. Mais que Dieu est bon ! je n'ai pas osé te dire à quel point j'ai désespéré de sa vie ; il me semble que Dieu vient d'entrer dans la maison, et qu'il m'a dit, comme à la veuve de Naïm : Ne pleure pas ! Je pleure, mais de joie.

Puisque tu me demandes mon avis sur les instances de M. d'Anzac, je pense qu'il faut les accepter, et que tu obéiras encore à ton grand-père en contractant cette union qu'il désirait tant. Tu ne blesseras aucune convenance, la plus ténue, la plus délicate, en reprenant cet acte si soudainement interrompu par la mort. C'est mon plus sérieux conseil, écoute-le, chère cousine, et goûte enfin quelque bonheur dans ton union avec ce galant homme, qui t'a appréciée et qui t'aimera davantage à mesure qu'il te connaîtra mieux. Je t'embrasse mille fois.

HENRIETTE.

GONTRAN A SA SŒUR.

Val Saint-Jean, octobre 18...

Tout arrive en ce monde, mais tout arrive trop tôt ou trop tard. Blanche n'est pas mariée ; une

difficulté, au moment du contrat, a fait rompre l'union prête à se conclure; elle a quitté aussitôt Luchon (elle devait, à cause de moi sans doute, se marier à Luchon), et elle et sa mère sont parties pour l'Italie. C'est bien. Je venais d'insister auprès de Christine, afin qu'elle consentit à presser notre mariage. — Sois tranquille! je persiste. Ton frère n'est pas sans foi ni sans honneur, tu peux l'aimer, mais tu dois aussi le plaindre. Je lutte contre un désir insensé qui me pousse vers Florence, je lutte contre la folie de mon cœur qui voudrait aller vers elle, lui tendre la main, lui dire: Rien n'est changé! Je lutte contre la pitié qu'elle m'inspire, elle qu'un homme a osé marchander; je lutte contre la haine que me cause la pensée de cet homme! Mais encore une fois, sois tranquille, de cet orage intérieur, rien ne paraîtra au dehors, et avant dix jours, je serai le mari de Christine, et je ferai en sorte qu'elle me croie heureux. Heureux! qui donc est heureux sur la terre! Adieu, ma bonne Marguerite.

GONTRAN.

RÉCIT.

Le soir, un soir d'automne tombait sur le Val; le soleil s'était couché au milieu de ses draperies pourpres et grises, un brouillard, monté des eaux de la Charente, flottait entre le ciel et la terre, l'Angélus venait de tinter, et près d'un feu clair, Christine rêvait. Sa compagne, mademoiselle Julienne Gorzas, raccommoît d'une main diligente une aube brodée, car elle avait le soin du linge de la paroisse, et quoiqu'elle aimât la conversation, elle respectait le silence de sa jeune amie. Que de réflexions se heurtaient dans l'âme de Christine! Les souvenirs de deuil se confondaient avec des espérances timides, le passé n'était pas riant, mais que l'avenir souriait, en dépit de tout! Elle se sentait au fond de l'âme pour Gontran, pour son fiancé, un de ces dévouements qui accepteraient toutes les épreuves, qui embrasseraient tous les sacrifices pour détourner de l'objet aimé un souci, un léger chagrin; elle se disait que l'amour et le devoir unis triompheraient d'une image fatale, que, femme de Gontran, mère de ses enfants, elle lui ferait oublier la petite fille cruelle et légère qui s'était jouée de lui... Des projets charmants, des visions dorées traversaient son esprit; pourtant, au fond de ses songes flottait une inquiétude, une pointe d'épine piquait ce cœur qui voulait s'épanouir. Pourquoi Gontran, qui était venu le jour même, paraissait-il agité et triste, et pourquoi sa visite fut-elle plus courte que de coutume?...

Elle se rapprocha de la table, et prit une tapisserie; mademoiselle Julienne leva la tête et la regarda d'un air amical et compatissant. Mademoiselle Julienne avait cinquante ans; elle n'avait pas eu de roman dans sa vie; depuis sa jeunesse, toutes ses affections s'étaient concentrées sur son frère, monsieur le curé! qu'elle aimait,

servait et soignait et qui trouvait en elle, pour sa foi et ses bonnes œuvres, l'auxiliaire la plus zélée. Mais ce cœur vieilli dans la pureté et dans la piété, avait des trésors de tendresse, et après avoir beaucoup aimé Dieu, son frère, les pauvres gens, il trouvait encore un surcroît pour des infortunes privilégiées, et Christine avait été de ce nombre. Mademoiselle Julienne l'aimait, l'admirait et n'était à son sujet, ni sans souci, ni sans préoccupation. Elle la regardait, son front blanc incliné sous la lampe, belle dans ses vêtements de deuil, et elle se demandait avec la surprise d'un enfant, ignorant de la vie, comment la beauté, la gravité, la douceur de Christine n'avaient pas conquis absolument le cœur de Gontran. — Il faut qu'il soit un peu fou, se disait-elle; il avait l'air bien maussade cette après-dinée, et elle! elle l'aimait, elle l'aimait tant que j'aimais M. le curé.

On ne pouvait rien dire de plus. En ce moment, on sonna à la grille.

— C'est M. le curé, dit Christine.

Un rayon de joie passa dans les yeux couleur d'agate de mademoiselle Julienne; elle courut au-devant de son frère et l'introduisit déjà au salon; mais il l'arrêta à la porte et lui dit à voix basse :

— Avez-vous dit ?

— Non, mon frère, il m'en coûtait trop.

— Je comprends; eh bien! ma bonne Julienne, laissez-nous seuls un moment, il faut qu'elle le sache.

Ils entrèrent, il salua Christine et s'assit auprès d'elle; il parla du temps, des vendanges, il rendit compte à sa sœur des événements domestiques du presbytère, et quand ces sujets furent épuisés, Julienne, docile à sa recommandation, sortit de la chambre.

— J'ai vu M. d'Anzac cette après-midi; il venait me prier de fixer le mariage au 27 octobre. Vous étiez convenus de cette date, chère demoiselle? dit-il pour entrer en matière.

Elle rougit, et une expression heureuse passa dans ses yeux.

— Il m'a prié, répondit-elle, d'avancer de trois jours l'époque fixée. Je n'y ai pas vu d'inconvénients, monsieur le curé.

— Non assurément, dit-il avec la physionomie d'un homme qui pense à autre chose. Il garda un long silence, et reprenant enfin la parole :

— Ma chère fille, dit-il, j'aime la vérité, je la crois toujours bonne et utile, alors même qu'elle nous semble âpre et dure; notre esprit a besoin de vérité pour s'éclairer, et notre vie en a besoin pour se conduire. Les positions embarrassées et obscures n'aboutissent à rien de bon. Or, j'ai une vérité à vous dire, y consentez-vous ?

— Certainement, monsieur, répondit-elle.

Un secret pressentiment oppressa son cœur; lui-même participait au chagrin qu'il allait causer.

— Mademoiselle Blanche, dit-il, n'est pas mariée et ne se mariera pas.

Christine pâlit.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, M. d'Anzac était si triste ! Ah ! monsieur, il ne m'épousait que par colère contre elle ; s'il la sait libre, il regrettera à jamais notre mariage ! Ce serait affreux !

— Je voudrais vous assurer qu'il n'en sera pas ainsi, ma fille, mais le cœur de l'homme est bizarre, est souvent dur et inconséquent. En épousant M. d'Anzac, vous ne ferez pas mal, peut-être même ferez-vous très-bien, car la femme fidèle sauvera le mari infidèle ; mais je doute que vous soyez heureuse du bonheur humain.

— Ah ! monsieur le curé, mon bonheur importe peu, c'est le sien auquel il faut penser. Il souffre, j'en suis sûre.

— C'est le propre d'une affection mal placée que de faire souffrir. Voyez, ma fille ; réfléchissez, vous êtes libre, mais j'ai pensé qu'avant de contracter un engagement irrévocable, il valait mieux que vous fussiez avertie.

— Je vous remercie, dit-elle.

Le curé se retira bientôt ; Christine fit les honneurs du souper à sa compagne, et lorsqu'enfin elle fut seule dans sa chambre, elle pria longtemps en silence, elle lut un chapitre de *l'Imitation* pris au hasard, et enfin, prenant une plume, elle écrivit quelques lignes. Le sommeil ne la visita point cette nuit ; elle la passa à réfléchir, à prier, à pleurer, et dès les premières heures du matin, elle remit à Placide la lettre qu'elle avait écrite pour M. d'Anzac.

CHRISTINE A GONTRAN.

Val Saint-Jean, 22 octobre 18...

Monsieur,

Je désire que vous acceptiez ce que je vais vous dire comme les paroles d'une amie et d'une sœur. Je ne consens plus à notre mariage, je vous rends toute votre liberté, et mes vœux les plus ardents pour votre bonheur accompagnent cette lettre. La raison qui vous avait fait songer à une union entre nous n'existant plus, le projet d'union n'a plus de raison d'être. Vous conservez mes sentiments d'estime et d'affection, et je ne cesserai, Monsieur, de prier pour vous comme pour un ami et un frère.

CHRISTINE DE RYMBULT.

GONTRAN A SA SŒUR.

Val Saint-Jean, 23 octobre 18...

Je suis libre, je pars pour Florence ! Christine, cette âme noble, généreuse, que je chérirai toujours, m'a rendu toute ma liberté. Je ne suis pas digne d'elle, elle mérite un cœur qui lui appartienne tout entier ; je le lui ai écrit, je lui ai dit le sentiment d'admiration, de dévouement, d'estime qu'elle a gravé pour jamais dans mon âme, mais je n'ai pas osé lui dire combien je suis heureux. Je ne vivais plus. Je vais retrouver Blanche, je la reprendrai, je l'épouserai, nous irons à Paris, nous

irons où elle voudra, qu'importe ! L'essentiel, ce n'est pas de vivre en tel ou tel lieu, c'est de vivre. Je pars et je t'embrasse. A bientôt, ma sœur.

GONTRAN.

MADemoiselle JULIENNE A HENRIETTE.

Val Saint-Jean, 25 octobre 18...

Madame,

Notre amie, mademoiselle de Rymbault, me charge [de vous écrire ; elle craint que son silence ne vous inquiète. Elle se trouve un peu souffrante, des accès de fièvre nerveuse l'ont mise au lit depuis deux jours ; je lui ai fait prendre des infusions de petite centaurée, mais M. le docteur va user d'un remède plus énergique et bientôt, je l'espère, elle pourra vous dire elle-même que le mal est dissipé.

Ne soyez pas en peine de votre chère parente, Madame ; je tâche de la soigner de mon mieux, j'ai quelque habitude des malades, et Luce, la domestique, s'y emploie également de son mieux.

Mademoiselle Christine, vous le savez, a éprouvé de vives secousses et de ces chagrins qui rendent le corps malade après le cœur, et voilà que le bon Dieu, qui traite ses amis comme il a traité son divin Fils, lui envoie une croix nouvelle : elle ne se marie pas avec M. d'Anzac, elle a rompu elle-même ce mariage qui était prêt à se faire ; elle vous dira ses raisons ; je sais que mon frère, qui est son père spirituel, approuve ce refus, tout en regrettant pour M. d'Anzac une femme aussi parfaite, et qui l'aurait, bien sûr, ramené au bon Dieu. Mais les voies du Seigneur ne sont pas nos voies, ni ses pensées nos pensées.

J'aurai l'honneur de vous envoyer demain un bulletin de la santé de notre chère malade, et je suis, Madame, avec respect et dévouement, en union de vos bonnes prières,

Votre très-humble servante
JULIENNE GORSAZ.

HENRIETTE A CHRISTINE.

Orléans, 27 octobre 18...

Ma bien-aimée,

Ma lettre me précédera de bien peu ; je ne puis pas te laisser seule dans cet état de maladie et de tristesse ; nous avons besoin l'une de l'autre. Edouard m'accompagne, il est en état de voyager, et il doit, comme les hirondelles, chercher un ciel plus élément. Nous avons bien réfléchi à ta position, chérie, et à la nôtre, et si tu le veux bien, nous passerons l'hiver auprès de toi, dans ce château que sans doute tu désires ne pas quitter. Les enfants viendront nous rejoindre. Nous vivrons en famille, et peut-être les blessures de nos pauvres cœurs finiront-elles par se cicatiser. L'inquiétude sur la santé, sur la vie de mon mari, m'a fait le plus grand mal ; et toi, que n'as-tu pas souffert !

Je remercie mademoiselle Julienne de me rem placer auprès de toi, je la remercie de son aimable

et bonne lettre, et je compte, lorsque je serai habitante du Val, nouer avec elle une douce intimité. A bientôt et à toujours.

HENRIETTE.

GONTRAN A SA SŒUR.

Florence, 15 novembre 18...

Tu me blâmes, chère Marguerite, mais me blâmerais-tu encore si tu savais combien je suis heureux ? J'ai retrouvé Blanche, elle est simple, elle est comme aux plus beaux jours du passé, elle m'aime, oui, je crois, moi qui ai tant douté ! je crois qu'elle m'aime pour ma persévérance ; nous nous marions dans un mois, à notre retour à Paris, et, tu l'as bien prévu, nous nous fixerons à Paris ; elle le désire, cette chère enfant qui va devenir ma femme. Où avais-je donc la tête de lui refuser cette bagatelle, et d'attacher tant d'importance, moi l'homme cosmopolite, à habiter les Charentes plutôt que le département de la Seine ? J'ai souffert et beaucoup de ma stupide obstination, et je le méritais bien. Le pire, c'est que j'ai fait souffrir une autre personne, dont le nom sera toujours un remords pour moi, et que j'ai exposé ma Blanche à devenir la femme d'un fat qui ne l'aimait pas, et qui exigeait une plus grosse dot, pour devenir, ce que j'accepterais au prix de la terre entière, son heureux mari !

Tiens, tu m'aimes, tu me l'as toujours prouvé, ne me dis plus de mal de Blanche, et ne me rappelle pas le souvenir de mademoiselle de Rymbault. Les graves réflexions que ton expérience de la vie pourrait me présenter sur ma femme ne me détacheront plus d'elle, mais elles me feraient une peine affreuse ; si ce mariage est un gouffre, je suis décidé à m'y jeter, dussé-je y périr. A quoi bon alors me faire voir de près les broussailles, les pointes aiguës, les flaques d'eau, les profondeurs terribles dans lesquelles je dois sombrer, à quoi bon ? Pour le souvenir de Christine, épargne-le-moi, je t'en conjure, et comprends pourquoi je te fais cette instante prière.

Il est convenu que la mère de Blanche n'habitera pas avec nous ; je crois que tu regarderas ceci comme une bonne nouvelle. Franchement, moi aussi. Elle habitera Paris : l'été, nous voyagerons ; qui sait ! je te mènerai ma femme, et tu l'aimeras en me voyant heureux.

Adieu, ma bonne sœur, je t'embrasse tendrement.

Ton frère,

GONTRAN.

RÉCIT.

Les poètes ont vanté les douceurs de la convalescence, ce renouveau du corps qui s'essaie à vivre, qui reprend peu à peu possession de la force, du mouvement, de l'équilibre entre tous les organes ; mais pour jouir pleinement de cet innocent bonheur, il faut que l'âme qui anime ce corps renaissant soit satisfaite, qu'une étincelle joyeuse la

récrée, qu'un peu de joie intime la dilate, et qu'en se repliant sur elle-même elle ne dise pas la parole si familière aux enfants d'Adam : *Heureux ceux qui reposent !* Christine était en pleine convalescence ; elle avait surmonté la maladie, mais au sortir de ses nuits de fièvre et de ses jours d'accablement, elle retrouvait des peines, des déceptions, et son cœur, à chaque battement, soulevait la couronne d'épines dont il était environné. Et pourtant elle se raidissait contre cette souffrance ; elle s'efforçait de rappeler, dans son âme et sur ses traits, cette sérénité qui ne l'avait pas abandonnée en d'autres heures cruelles, et elle s'efforçait de trouver si rude ce travail qu'elle exerçait sur elle-même. Qu'avait-elle donc perdu ? Ce qui fait vivre : l'espoir.

Autour d'elle régnait un calme qui devait pénétrer peu à peu, comme une subtile essence, cette âme sourdement agitée. Le soleil des premiers jours d'hiver, doux et chaud encore, caressait le Val, et jetait des paillettes d'or dans les eaux gonflées de la Charente ; les arbres n'étaient pas tout à fait dépouillés ; sur le balcon, des phlox et des chrysanthèmes répandaient leur odeur automnale ; les enfants d'Henriette jouaient au jardin : leur père, assis près d'une fenêtre, lisait avec recueillement, sa femme travaillait auprès du fauteuil où Christine était à moitié couchée, et mademoiselle Julienne, en visite, causait des beaux projets de M. le curé pour l'ornementation de son église, et admirait d'avance la chasuble dont Henriette traçait le dessin sur la moire blanche.

— Et vous, mademoiselle Christine, disait-elle, vous nous avez promis quelque chose ?

— Dès que je serai mieux, chère demoiselle, je peindrai un voile pour le Saint-Sacrement, vous pouvez y compter. Je serai bien contente de contribuer à orner notre chère église !

— Nous avions si grand peur que vous ne nous quittassiez !

— Oh ! non, puisque ma cousine m'a rejointe, je n'abandonnerai pas la maison de mon cher grand-père.

— Et Madame est une précieuse acquisition pour la paroisse ; M. le curé le dit bien.

— Il est trop bon, répondit Henriette ; la vérité est que mon mari, moi et nos enfants, nous sommes bien satisfaits ici, et si notre chère Christine reprenait des forces, rien ne nous manquerait.

— Je vais mieux, dit Christine avec un faible sourire ; il faut me pardonner, chère Henriette, j'ai été si malade, si...

Elle n'acheva point : une larme montait de son cœur à ses yeux ; ses amies s'entre-regardèrent avec une compassion sympathique ; en ce moment on frappa un coup à la porte du salon, et le facteur rural entra, avec toute la liberté dont on use à la campagne.

— Salut ! la compagnie, dit-il. Monsieur, voici votre journal et deux lettres. Mademoiselle, rien

pour vous. Ah ! mademoiselle Julienne, puisque vous voilà, voudriez-vous prendre le journal de M. le curé et un faire-part ?

Le brave homme fit sa distribution et s'en alla. Julienne posa le *Monde* sur la table et ouvrit machinalement le double billet de faire part. Christine, à côté de qui elle était placée, y jeta un regard, et une faible rougeur monta à ses joues pâles. Henriette lui dit à demi-voix :

— Tu souffres, amie ?

— Je devais m'y attendre, dit-elle : c'est le dernier coup du sacrifice. Que la volonté de Dieu soit faite !

Henriette prit le billet et le lut des yeux :

Monsieur Gontran d'Anzac a l'honneur de vous faire part de son mariage avec mademoiselle Blanche LAUFRAND.

Paris, 3 décembre 18...

Christine le lui prit des mains et le lut aussi :
— Qu'il soit heureux, bien heureux, dit-elle, et que Dieu m'accorde la grâce de triompher de cette faiblesse ! Mes chères amies, pardon de la peine que je vous fais... Je serai plus forte à l'avenir...

Elle sourit avec douceur, et ses amies l'embrassèrent en cachant les larmes qui leur venaient aux yeux.

— M. d'Anzac ne sera pas heureux, dit Julienne, et mon frère le lui a bien prédit !

— Puisse-t-il n'être pas prophète ! répondit Christine. N'en parlons plus, chères amies ; il faut vivre, et vivre pour le bon Dieu !

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

LA BELLE ISAURE

I

Conversation de jeunes gens. — Le colonel de Tournefort. — Le comte de Grignan. — La demande en mariage. — Mademoiselle Guillemette.

« Elle est donc bien belle ? disait en souriant Raoul de Glandevez à son jeune cousin, Romée de Villeneuve, tous deux arrêtés devant une maison de noble apparence de la place Saint-Jean, à Toulon.

— Belle comme la fleur à peine éclose, répondit Romée, comme l'étoile du soir, comme l'aurore matinale, comme un ange descendu du ciel, et plus encore.

— Là, là, là, cousin, s'écria Raoul en éclatant de rire, quelle ardeur ! quel enthousiasme ! On voit bien que tu descends en droite ligne d'un de nos illustres troubadours. Et comment la nommes-tu, cette beauté incomparable ?

— A te parler franchement, mon cher, je ne le sais pas encore moi-même, car il n'y a que quinze jours que cet astre éblouissant a paru sur notre horizon ; tout ce que je puis te dire, c'est qu'on l'appelle ici la belle Toulonnaise, et, à son port de reine, à sa taille de nymphe, à la distinction de toute sa personne, il est facile de deviner qu'elle est de noble race.

— Encore un préjugé, mon cher, répondit Raoul, car j'ai vu à Toulon de petites bourgeoises admirables de formes et de figure, et de simples bouquetières aussi fraîches que les fleurs de leur panier.

— Silence, dit Romée en se retirant un peu à l'écart, la clef tourne dans la serrure, elle va paraître sans doute. »

La porte s'ouvrit en effet, et une dame d'un âge avancé se montra sur le seuil, suivie de deux très-jeunes filles. L'une, grande, svelte, élégante de formes et de tournure avait des yeux d'un bleu profond, brillant d'un doux éclat, un nez droit comme celui des statues grecques, une petite bouche finement dessinée, dont le sourire s'harmonisait avec celui du regard, une fossette au menton, un teint de lis et de rose, comme on disait alors, le tout accompagné d'une luxuriante chevelure blonde aux reflets dorés, s'élevant en nattes soyeuses sur un front blanc et pur, puis retombant en grosses boucles sur un cou d'ivoire et sur des épaules adorablement modelées. L'autre, d'une physionomie vive et alerte, portait, suivant la mode des filles de la campagne, un simple cotillon de bure, bordé de drap noir, des souliers plats, un corset rouge, lacé sur la poitrine ; sa ceinture soutenait un crochet en argent, aux chaînettes duquel étaient pendus des ciseaux et des affiquets.

Toutes trois traversèrent la place d'un air modeste et recueilli et allèrent s'agenouiller dans la chapelle de Saint-Jean, sur les prie-Dieu qui leur étaient réservés.

« Eh bien ! qu'en dis-tu ? demanda Romée de Villeneuve à son cousin, le lieutenant de vaisseau.

— Admirable, en vérité, et méritant bien le nom

qu'on lui donne, répondit l'officier de marine, qui n'avait pas quitté des yeux le groupe féminin jusqu'à ce qu'il eût disparu sous le saint portique. »

Comme il s'exprimait ainsi, avec une vivacité toute provençale, la porte de la maison devant laquelle ils stationnaient depuis quelque temps déjà, s'ouvrit de nouveau, livrant passage à un vieillard de haute taille, portant une croix de Saint-Louis à son habit de velours noir.

« Le colonel de Tournefort, un savant et brave officier en retraite, dit à demi-voix Raoul de Glandenez à son jeune compagnon ; et comme cette maison lui appartient, il doit être le père, l'oncle ou le tuteur de la belle inconnue. »

Le colonel de Tournefort marcha d'un pas ferme jusqu'à la porte de l'Évêché, où se trouvaient réunis le maire, les échevins et les principales autorités de la ville, sans parler d'une foule de curieux et de curieuses que la garde bourgeoise, en grande tenue, avait peine à contenir. Peu après, un carrosse armorié, attelé de quatre chevaux, déboucha par une rue adjacente. Aussitôt retentirent les cris de : *Vive le Gouverneur !* accompagnés du bruit étourdissant des tambours et des trompettes, et un homme au front vénérable, à l'œil vif encore sous des sourcils épais, se montra à la portière, saluant la foule avec bienveillance, et recevant d'un air affable, quoique soucieux, les compliments de bienvenue qu'on s'empressait de lui offrir ; puis la voiture entra dans la cour, dont les deux battants se refermèrent aussitôt.

Reçu avec tous les honneurs dus à son rang et à son mérite par Monseigneur de Chaluceta, lors évêque de Toulon, Adhémar de Monteil, comte de Grignan, lieutenant-général et gouverneur de Provence (1), prit possession de l'appartement d'honneur, et ne gardant auprès de lui que son vieil ami, le colonel de Tournefort :

« Je vous le répète, mon cher, lui dit-il d'une voix émue et avec une véhémence de gestes et d'intonation extraordinaire pour son âge (2), les renseignements que j'ai obtenus sont exacts :

« Animés contre nous de sentiments d'envie et de vengeance, et craignant que la couronne d'Espagne, dévolue au duc d'Anjou, ne soit un jour réunie à celle de France, l'Empire et l'Angleterre se sont alliés cet hiver, entraînant dans leur ligue presque toutes les puissances de l'Europe ; et le duc de Savoie lui-même, quoiqu'il ait porté le titre de généralissime de l'armée française, et resserré depuis, par le mariage de sa fille cadette avec le jeune roi d'Espagne, les liens qui l'unissaient déjà à Louis-le-Grand, s'est laissé gagner par nos ennemis.

— Je sais tout cela, répondit le colonel, et aussi que Victor-Amédée, ne cachant plus sa défection

et s'étant attaché le prince Eugène ainsi que les princes de Wurtemberg, de Darmstad, de Saxe-Gotha et plusieurs autres, a porté l'effectif de ses troupes à quarante mille hommes, et n'annonce pas moins que la prétention de s'emparer de tout le pays situé sur la rive gauche du Rhône. Mais je croyais, comme tout le monde, qu'il voulait pénétrer, par le pas de Suze et le Dauphiné, jusque dans le Languedoc, pour soulever les Huguenots, toujours disposés à la révolte (1).

— C'est un bruit fort répandu, répondit le comte de Grignan ; mais frime que tout cela, mon cher, ruse de guerre pour cacher ses desseins sur la Provence, dont il n'a pas l'air de s'occuper maintenant, pour qu'on ne songe pas à la défendre ; quant à moi, je ne suis point sa dupe, car le service de correspondance secret, que j'ai établi en Lombardie et ailleurs, me tient journellement au courant de tout ce qui se passe au quartier général des alliés, et m'a fait connaître leurs intentions.

— Mais alors, il n'y a pas un instant à perdre ! s'écria le colonel en frappant un grand coup de poing sur la table ; il faut avertir le ministre et lui demander du secours.

— Eh ! voilà plus d'un mois que je ne fais que cela, répondit le gouverneur ; j'ai envoyé courrier sur courrier, et, à force de démarches et d'instances, j'avais fini par donner l'éveil et obtenir qu'on prit des mesures pour protéger la Provence, lorsque de fausses dépêches ont annoncé à Chamillard que des forces ennemies considérables avaient été aperçues, se dirigeant sur le val d'Aoste. Chamillard s'est laissé tromper par cette manœuvre, et a donné contre-ordre aux troupes françaises, leur enjoignant au contraire de garder leurs cantonnements et de se tenir prêts à défendre la Franche-Comté. Voilà où nous en sommes, mon cher, ou pour mieux dire où nous en étions hier matin ; mais aujourd'hui, hélas !... »

Et la voix du gouverneur s'altéra sensiblement.

« Eh bien ! qu'y a-t-il aujourd'hui ? demanda le colonel, qui respirait à peine.

— Aujourd'hui, reprit le comte de Grignan, les flottes combinées de l'Angleterre et de la Hollande ont paru au cap Saint-Tropez, et la Provence, ne pouvant être secourue, va subir l'invasion étrangère !

— Ventre saint-gris ! s'écria Tournefort, qui avait adopté le juron favori d'Henri IV, c'est affreux à penser, cela ! Honte éternelle à ceux dont la coupable négligence nous aurait attiré ce malheur !... Mais ne pourrait-on pas l'atténuer en défendant au moins Toulon et en le conservant à la France ?

— Nous avons eu la même pensée, mon ami,

(1) Pour le duc de Vendôme, alors absent.

(2) Il avait soixante-quinze ans à cette époque.

(1) D'autres soutenaient que le dessein du duc était d'envahir la Franche-Comté par le Val d'Aoste et la Savoie.

répondit le comte. Elle m'est venue hier au soir, à l'instant où mes émissaires m'apportèrent la fatale nouvelle. Je ne pris que le temps d'écrire à Versailles et au maréchal de Tessé, qui, depuis son retour d'Espagne, a été appelé au commandement de l'armée du Dauphiné, le suppliant de nous porter secours au plus vite. Puis, bien persuadé que Toulon, cet objet principal des convoitises du duc de Savoie et de la reine d'Angleterre, allait être bientôt attaqué, je suis monté en voiture et me voici, comptant sur vous, mon vieux camarade, pour me donner de bons conseils et pour savoir d'abord dans quel état se trouvent les fortifications de la ville.

— Hélas ! mon général, dans l'état le plus déplorable, dit le colonel d'une voix altérée ; elles sont négligées depuis si longtemps qu'elles tombent en ruines, et tout nous manque à la fois, soldats, vivres et munitions de guerre, pour soutenir un siège contre des forces considérables. »

Il y eut un moment de pénible silence ; les deux vieillards avaient de la peine à contenir leur patriotique douleur.

Tout à coup le colonel se leva de son siège, comme s'il eût ressenti une commotion électrique ; sa taille, un peu voûtée, se redressa de toute sa hauteur, et ses yeux lancèrent des éclairs.

« Si les ressources matérielles nous font défaut, le courage nous reste, s'écria-t-il avec feu, et nous sauverons la ville, dussions-nous y périr.

— Oui, nous la sauverons ! nous conserverons à la France ce beau fleuron de sa couronne ! s'écria à son tour le comte de Grignan, en se jetant dans les bras de son vieux camarade ; nous la sauverons ! car rien n'est impossible à des hommes de cœur, soutenus par la grâce divine. »

C'était un beau et noble spectacle que celui de ces deux vieillards presque au bord de la tombe, oubliant leur âge et leurs infirmités pour ne s'occuper que du salut de la patrie.

Dès que leur émotion fut un peu calmée, ils se mirent résolument au travail, consultant les cartes, dressant des plans et trouvant dans leur expérience les moyens de suppléer à tout ce qui leur manquait.

Le gouverneur, par un arrêté clair et ferme, convoqua le ban et l'arrière-ban et avertit les habitants du danger qui les menaçait, leur demandant leur concours pour la défense de la place ; puis il fit appeler le chevalier de Bernard, son officier d'ordonnance, et le chargea de faire publier cet arrêté à son de trompe dans toutes les rues et les places publiques.

« Maintenant, allons voir par nous-mêmes quels sont les travaux les plus urgents, » dit-il à son ami.

Et tous deux, montant à cheval, se dirigèrent vers les remparts.

Pendant que le colonel de Tournefort s'occupait ainsi du salut public, un sentiment d'anxiété, fort léger d'abord, mais qui allait en s'augmen-

tant sans cesse, envahissait sa demeure. Mademoiselle Guillemette, sa digne sœur, et la charmante Isaure, sa petite-fille, étonnées, puis inquiètes de ne pas voir le chef de la famille rentré chez lui pour le premier déjeuner, se demandaient ce qu'il était devenu.

« Il aura poussé sa promenade jusqu'à La Valette et fait visite à la comtesse douairière de Gantelme, comme cela lui arrive quelquefois, dit la belle enfant.

— C'est peut-être vrai, répondit la grand'tante, quoique l'heure soit assez mal choisie pour aller voir une dame. »

Mais lorsque midi eut sonné à l'horloge de la paroisse, que le potage fumant fut servi sur la table, avec la régularité exigée en tout temps par le maître de la maison, et que celui-ci n'arriva point, on se perdit en conjectures. Hubert, le vieux valet de chambre, fut envoyé jusqu'à La Valette pour prendre des informations, et Jean-neton, la gentille soubrette, courut aussi de son côté.

Ce fut une mauvaise journée pour la tante et la nièce, car le soleil était déjà sur son déclin lorsque le colonel rentra chez lui, couvert de sueur et de poussière.

« Eh ! bon Dieu ! mon frère, comme vous voilà fait ! Que vous est-il arrivé ?

— Faites-moi donner un croûton de pain et un morceau de viande froide, n'importe quoi, dit brièvement le colonel, car je n'ai rien mangé d'aujourd'hui et je commence à avoir faim à cette heure.

— Jésus Maria ! rester tout un jour sans rien prendre ! Il n'en faut pas davantage pour se délabrer l'estomac, s'écria Guillemette, tout en cherchant elle-même dans le buffet ce qu'elle put trouver de meilleur, pendant que la jeune fille préparait un verre d'eau et de vin sucré ; mais pourquoi n'avez-vous pas diné, s'il vous plaît ?

— Parce que je n'en ai pas eu le temps, ma mie, répondit le colonel tout en dévorant une cuisse de poulet que sa sœur venait de lui présenter.

— Mais nous direz-vous au moins ?...

— Pas un seul mot, interrompit-il brusquement, car je monte dans mon cabinet pour travailler. Quant à toi, ma petite Isaure, va me mettre au net, de ta plus belle écriture, ce que je viens de griffonner sur mon carnet, et dépêche-toi le plus possible.

— Tout de suite, cher grand-père, répondit-elle en faisant une gracieuse révérence et en s'élançant vers l'escalier. »

Le vieillard allait s'éloigner aussi, lorsque sa sœur, le retenant par le bras :

« Prenez au moins connaissance de la lettre qu'on vient d'apporter pour vous, dit-elle.

— Une lettre ! donnez vite, ma mie, répondit le colonel, attendant à quelque dépêche du gouverneur ou d'un chef de service.

— La voici, dit mademoiselle Guillemette en

lui remettant un pli, soigneusement scellé d'un beau cachet de cire rouge. »

Mais à peine M. de Tournefort eut-il décacheté la missive, que la froissante dans ses mains avec dépit :

« Parbleu ! s'écria-t-il en colère, voilà un imbécile qui choisit bien son temps ! Encore une demande en mariage, la cinquième depuis quinze jours que la petite est à Toulon ; que le diable les emporte, tous ces amoureux ! ils feraient mieux de me laisser tranquille et de prendre les armes pour la défense du pays !

— Cher frère, dit mademoiselle Guillemette, oserai-je vous demander le nom de ce nouveau prétendant, indigne sans doute d'aspirer à la main de notre Isaure ?

— Indigne ? s'écria le colonel, pas que je sache du moins, sa lettre étant signée Romée de Ville-neuve.

— Un des plus beaux noms de Provence ! riposta la vieille fille ; et, si vous ne savez rien de mal sur ce Romée, dont vous connaissez comme moi la famille, je ne vois pas pourquoi sa demande vous irrite à ce point !

— Il serait du sang des Bourbons que, dans ce moment, je ne lui ferais pas meilleur accueil, dit le vieillard en courant se renfermer dans son cabinet de travail.

— Est-ce que mon pauvre frère deviendrait fou ? se demanda avec effroi la bonne Guillemette, tout en ramassant la lettre chiffonnée et la serrant soigneusement dans un portefeuille de maroquin rouge, en compagnie de plusieurs autres. »

Mademoiselle de Tournefort avait treize années de moins que son frère, et comptait alors cinquante-neuf printemps. C'est une charmante chose que les printemps, mais, ainsi accumulés sur une créature féminine, ils ne laissent pas que de nuire à ses attraits. C'est ce qui était arrivé à Mademoiselle Guillemette. Elle avait été belle jadis, mais on ne s'en doutait guère alors ; ses joues, quoique presque roses encore, étaient ridées comme une pomme reinette à la fin de l'hiver, et ses yeux avaient perdu une partie de leur éclat ; mais elle avait conservé une grande distinction de manières et une physionomie si pleine de douceur et de bonté qu'on l'aimait de prime abord. Les prétendants ne lui avaient pas manqué dans sa jeunesse, et peut-être s'était-elle montrée un peu trop difficile ; puis, au moment où elle allait prendre une détermination suprême, et où elle ne balançait plus qu'entre un chef d'escadre en activité de service et un général en retraite, sa belle-sœur était morte presque subitement, laissant un fils en bas âge et un mari désespéré. Ce malheureux événement fixa à jamais le sort de Guillemette ; il n'y eut plus en elle un seul instant d'hésitation ; son neveu avait besoin de soins maternels, son frère de consolations ; elle devint comme la mère de l'un et la providence de l'autre,

et depuis près de quarante années qu'elle gouvernait la maison du colonel, jamais son dévouement ne lui avait fait défaut, jamais son abnégation ne s'était démentie un seul instant. C'était l'ange gardien du foyer de son frère, toujours occupé à en détourner la tempête et à y faire fructifier les dons de Dieu.

II

La salle aux portraits. — Le frère et la sœur. — Les prétendants d'Isaure. — Une idée patriotique. — Le festin.

Le cabinet du colonel était une immense pièce, qui lui servait de bibliothèque ; il l'avait décorée de ses trophées d'armes et y avait rassemblé tous ses portraits de famille. Il y avait là des chevaliers bardés de fer, comme au temps des croisades, d'autres vêtus de brillants habits de cour des règnes précédents ; un évêque, un templier, quelques abbés et plusieurs officiers de marine. Il y avait aussi des femmes, jeunes et belles, et des douairières enveloppées dans leur mante de soie noire ; le colonel lui-même y figurait en grand uniforme, entre un vieux général de l'armée de terre et un jeune lieutenant de vaisseau.

Après avoir fait longtemps des calculs stratégiques, et combiné des plans de défense, il se leva enfin, la tête en feu, le cœur agité ; il était sans doute satisfait de ses combinaisons, car son front s'éclaircit et il vint comme un sourire sur ses lèvres.

« Ah ! nous verrons, messieurs les Piémontais ! dit-il en se frottant les mains et en faisant à grandes enjambées plusieurs tours dans l'appartement. Puis, s'arrêtant tout à coup devant le portrait du général :

— O mon noble père ! dit-il, l'heure est-elle venue où je pourrai, comme vous, verser le reste de mon sang sur un champ de bataille ? Et toi, fils trop aimé, que j'aurais dû précéder dans la tombe et que j'y rejoindrai bientôt, plutôt au ciel que tu m'eusses laissé un héritier de notre nom, qui ferait maintenant ses premières armes, dût un glorieux trépas l'enlever sous mes yeux ! Tandis qu'il ne nous reste que notre Isaure ! une gentille enfant sans doute, mais qui ne peut rien pour la défense du pays. »

Il se laissa tomber dans un fauteuil, anéanti par ses regrets ; puis, se relevant comme illuminé par une idée subite :

« Pourquoi pas ? dit-il en se frappant le front. »

Il saisit le cordon de la sonnette et le tirant de toutes ses forces :

« Hubert, dit-il au vieux domestique, qui se présenta aussitôt, va prévenir Mademoiselle que je désire lui parler. »

Quelques minutes plus tard, Guillemette entra dans la salle aux portraits, où elle venait rarement, y trouvant partout, dans les meubles comme

dans les tableaux, des souvenirs pleins de tristesse.

« Asseyez-vous, ma mie, lui dit le colonel en lui avançant un fauteuil, et causons un peu, s'il vous plaît. J'ai peut-être été brusque avec vous tout à l'heure, comme cela m'arrive quelquefois, mais cela ne m'empêche point de rendre justice à vos excellentes qualités et de vous aimer avec tendresse.

— Oui, oui, répondit en souriant la vieille demoiselle, mauvaise tête et bon cœur, je sais cela depuis longtemps. Mais où voulez-vous en venir, Guillaume ?

— A vous apprendre, ma mie, que d'après vos conseils je me suis décidé à répondre bientôt à tous ceux qui m'ont fait l'honneur de demander ma petite-fille en mariage ; je vous prie de me rappeler leurs noms.

— Cela ne sera pas difficile, je n'en oublierai aucun, répondit Guillemette.

— Le premier en date est le comte Gaspard de Grasse, chef d'escadre de Sa Majesté, que vous connaissez depuis longtemps, et qui doit être étouffé de votre silence.

— C'est un brave officier, dont l'alliance serait digne des Tournefort, répondit le colonel.

— Je le pense aussi, reprit Guillemette, mais il doit approcher de la quarantaine, ce qui fait une grande différence d'âge avec les seize ans de notre Isaure.

— C'est un détail, répondit le colonel, dix ans de plus ou de moins ne font rien à l'affaire.

Mademoiselle Guillemette n'était point de cet avis, mais elle ne se permit pas de contredire son frère,

« Vient ensuite, dit-elle, Honoré de Chennerille, dont je ne pense ni bien ni mal, le connaissant à peine.

— Noblesse de robe, reprit le colonel, mais ancienne cependant, et contre laquelle je ne fais aucune objection. Passons au troisième, s'il vous plaît !

— Nicolas d'Albertas, le fils aîné du seigneur de Gemnos, très-noble de race, mais très-laid de visage.

— Ceci importe peu, ma mie, pourvu qu'il soit honnête et brave comme ses ancêtres ; j'ai été lié avec son grand-père, que j'ai toujours tenu en grande estime. Quel est le quatrième ?

— Elzéar de Candole, riche et brillant cavalier, reprit Guillemette. Puis Romée de Villeneuve, marquis de Trans, dont vous avez si mal accueilli la missive.

— Est-ce tout ? demanda le colonel,

— Mais c'est bien assez pour quinze jours, ce me semble, répondit en riant Guillemette, à moins que, pour compléter la demi-douzaine, vous ne vouliez compter au nombre des prétendants à la main de votre petite-fille le jeune de Chateaufort, le fils cadet de notre voisin de campagne, qui

soupire pour Isaure depuis les vacances dernières, et dont la famille approuve fort l'inclination.

— Eh bien ! dit gravement le colonel, faites-moi le plaisir d'inviter tous ces jeunes gens à souper avec nous demain.

— Tous à la fois ? s'écria Guillemette au comble de la surprise.

— Tous, se contenta de répondre le vieillard.

— Même le petit de Chateaufort ?

— Lui comme les autres.

— Mais jamais cela ne s'est vu, mon cher Guillemette.

— Eh bien ! cela se verra demain, Guillemette. Du reste, ajouta-t-il d'un ton mystérieux, j'ai de bonnes raisons pour agir de la sorte.

— Voici votre copie, monsieur mon grand-père, dit la gentille Isaure en montrant tout à coup sa figure angélique ; je me suis appliquée, j'ai fait de mon mieux.

— Très-bien, mon enfant, dit le vieillard en la baisant au front, et la regardant avec complaisance : C'est qu'elle est vraiment belle, cette petite, c'est tout le portrait de son père.

Et il se leva pour sortir.

« Eh quoi ! vous nous quittez encore ! lui dit la jeune fille en faisant une petite moue.

— Oui, ma mignonne, répondit-il, et vous souperez sans moi, si bon vous semble, car je ne rentrerai que fort tard dans la nuit.

— Que se passe-t-il donc, ma chère tante ? demanda la belle Isaure ; jamais je n'avais vu mon grand-père aussi agité qu'aujourd'hui.

— C'est pourtant vrai, dit Guillemette, et je n'y comprends rien pour mon compte.

C'était chez son ami, monsieur de Grignan, que se rendait le colonel.

Le vieux gouverneur n'avait pas perdu son temps. Il avait déjà requis les ouvriers de l'arsenal, les matelots des équipages et des galères, et ordonné à M. de Castellane, premier procureur du pays, de commander deux mille hommes de la banlieue pour aider aux gens de la ville.

Dès le lendemain, au point du jour, les travailleurs étaient à l'ouvrage ; le zèle patriotique du brave comte de Grignan et de son fidèle ami semblait avoir passé dans le cœur des ouvriers toulonnais ; ils creusaient et élargissaient les fossés, réparaient la contrescarpe et les glacis, élevaient des terrassements et des palissades, et pratiquaient des embrasures aux remparts avec une incroyable ardeur.

M. de Tournefort parut à peine chez lui ce jour-là, tant il était occupé à diriger tous ces grands travaux ; mais, obéissant à ses ordres, Mademoiselle Guillemette n'avait pas manqué d'envoyer des lettres d'invitation à tous les prétendants à la main d'Isaure. Malgré le chagrin qu'elle avait éprouvé à la nouvelle des malheurs qui menaçaient son pays natal, elle s'était entièrement conformée aux volontés de son frère, et, lorsque celui-ci rentra chez lui,

accablé de fatigue, mais le front haut et l'œil ardent, il vit avec plaisir, dans la salle à manger, la table couverte de beau linge de Flandre, et sa magnifique argenterie massive, toute marquée aux armes des Tournefort, scintiller à la lueur des flambeaux.

« Voilà qui promet, dit-il, en respirant avec une certaine satisfaction l'odeur appétissante qui s'échappait de la cuisine.

— J'ai fait tout ce que vous avez désiré, mon frère, lui dit Guillemette, dont les yeux se mouillèrent de larmes; mais était-ce bien le moment de se livrer à la joie et de donner un festin lorsque l'ennemi est à nos portes?

— C'est bien le moment d'user de tous les moyens pour les lui tenir fermées, répondit-il brièvement. Quant à vous, pensez maintenant à votre toilette, chère sœur, à celle d'Isaure surtout; moi je vais me faire accommoder. »

Une demi-heure plus tard, mademoiselle de Tournefort était établie au salon, frisée, poudrée fardée jusqu'au-dessous des yeux, son éventail à la main, portant des mouches au visage, suivant la mode de l'époque, richement vêtue d'une robe de soie à grands ramages, dont de larges paniers soutenaient la volumineuse envergure et faisait paraître sa taille encore plus mince; et, quelque étranges que puissent nous paraître maintenant les costumes de cette époque, mademoiselle Guillemette avait certainement un grand air dans cette toilette élégante.

Près d'elle et gracieusement penchée sur son métier à tapisserie, se tenait la charmante Isaure, vêtue d'une robe en linon blanc, doublée de taffetas rose, dont les manches étroites, garnies de deux rangs de dentelles et n'arrivant que jusqu'aux coudes, laissaient voir ses bras blancs et ronds et ses petites mains gantées de mitaines en filet de soie noire; son doux regard témoignait d'une sérénité que rien n'avait encore troublée.

« Tenez-vous bien, ma nièce, lui dit mademoiselle de Tournefort, toute raide elle-même dans son corps baleiné, nous allons avoir à souper plusieurs gentilshommes de haute condition; il vous faut paraître à votre avantage. »

Comme elle disait ces mots, un laquais annonça :

« M. le vicomte de Châteauneuf. »

C'était un tout jeune homme, aux yeux noirs et brillants, aux joues veloutées comme une pêche,

et dont un léger duvet ombrageait à peine la lèvre supérieure. Il s'avança d'un air timide, qui seyait à merveille à sa tournure d'adolescent, et, s'inclinant profondément devant la maîtresse de la maison :

« Combien je vous suis reconnaissant, mademoiselle, dit-il sans oser élever la voix. Je n'attendais... je n'espérais pas le bonheur d'être admis aujourd'hui chez vous.

— Asseyez-vous, mon cher Roger, et donnez-nous des nouvelles de madame votre mère, lui dit Guillemette avec amitié.

— Elle est restée à la Roquette, mademoiselle; vous savez combien elle aime la campagne.

— Et je croyais que vous partagiez ces goûts champêtres !

— Oh ! moi, cela dépend des époques; tout cet été, j'ai été dans l'admiration de nos vues magnifiques, de nos champs, de nos bois; mais depuis quinze jours je m'ennuyais à périr à la Roquette, et j'ai été fort heureux de venir à Toulon. »

Un fin sourire creusa de deux petites fossettes les joues roses d'Isaure, et, sans lever les yeux de dessus son ouvrage :

« Comment se porte ma chère Elisabeth ? dit-elle.

— Comme une tourterelle qui gémit loin de sa compagne, répondit le jeune homme; vous êtes pour elle ce que le soleil est aux fleurs, et, depuis que vous êtes partie pour Toulon, ma sœur a perdu sa gaieté, et elle n'était par la seule, ajouta-t-il, si bas qu'Isaure devina ses paroles, plutôt qu'elle ne les entendit.

— Monsieur le comte Gaspard de Grasse, monsieur le baron de Candole, annonça un laquais. »

Comme l'avait dit Guillemette, le premier était un homme de quarante ans, aux yeux noirs et brillants, aux traits accentués et fiers; l'autre avait une belle taille et une belle figure, un front largement découpé, des cheveux abondants et des yeux gris, qui ne manquaient pas d'expression.

Les dames firent la révérence, et le colonel, qui descendit au même instant, leur présenta les nouveaux venus.

Messieurs de Chennerilles, de Villeneuve et d'Albertas arrivèrent presque aussitôt, et, tous les convives se trouvant alors réunis, on passa dans la salle à manger.

(A suivre.) COMTESSE DE LA ROCHERRE.

A UNE QUÊTEUSE.

Au sortir d'un sermon, à genoux à la porte,
 Vous quêtiez — c'est pénible et fatigant : n'importe !
 Vous trouvez qu'on n'est pas à plaindre, en vérité,
 Quand du pauvre et du ciel on a bien mérité.
 Vous étiez souriante, heureuse de bien faire :
 Votre main attentive et toute à son affaire
 Secouait gentiment le sac avec l'argent
 Pour vaincre les rétifs par ce bruit engageant.
 Je passais : et vers moi vous tendîtes la bourse
 Où plus d'un malheureux vient chercher sa ressource.
 Lorsque j'y déposai mon offrande, mes yeux
 Y plongèrent bien vite un regard curieux.
 Ah !... je ne le dis pas sans regret ni sans honte
 (D'ailleurs, vous le savez, en ayant fait le compte) ;
 Mais, malgré vos efforts, malgré vos mille soins,
 Qui font qu'une autre aurait encore eu beaucoup moins,
 Au milieu des gros sous tombés en avalanches
 A peine scintillaient une ou deux pièces blanches :
 Et je vis qu'étouffé sous ce billon sali
 L'éclat du bon métal avait déjà pâli.
 Alors, je m'en allai, le cœur plein d'amertume,
 Et je tirai de là, comme c'est ma coutume,
 Une conclusion — attristante à coup sûr, —
 Que de cuivre ici-bas ! combien peu d'argent pur !

PAUL COLLIN.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

CONSERVATION DES FLEURS.

Pour les garder éternellement, attachez à la tige du bouquet deux petits cordons afin de suspendre les fleurs tournées vers la terre ; préparez ensuite une eau gommeuse avec addition de blanc d'œuf ou albumine parfaitement pure, trempez-y le bouquet d'un seul coup en évitant qu'il ne touche ni au fond ni aux parois ; suspendez-le pour sécher.

Lorsque le bouquet est bien sec, trempez-le une seconde fois dans une même eau gommeuse ; répétez deux fois encore l'opération en laissant toujours sécher ; alors le bouquet se trouve couvert d'une légère couche de cristal qui ne diminue en rien son éclat, mais qui ôte tout passage à l'air et donne ainsi aux fleurs l'immortalité.

SOLES A LA JOINVILLE.

Faites cuire dans du vin blanc sec des filets de soles, bien épais, avec poivre, sel, jus de citron et un morceau de beurre très-frais. Ajoutez un peu de beurre d'écrevisses, quelques truffes et des queues d'écrevisses que vous arrangerez autour du plat.

HARICOTS PANACHÉS.

Ayez des haricots verts et blancs nouveaux, faites-les cuire séparément dans l'eau salée, égouttez-les sans les laisser refroidir ; faites tiédir un gros morceau de beurre frais, ajoutez fines herbes hachées, poivre et sel, versez sur les haricots, mêlez ensemble, sautez un moment et servez. Très-bon.

REVUE MUSICALE

CONCERTS. — RÉPÉTITION DE *Jeanne d'Arc*.

Tout récemment a eu lieu, au Conservatoire, une des plus belles séances de l'hiver. Elle s'est ouverte par la *grande symphonie* d'Haydn, la quarante-et-unième en *ut mineur*. Depuis longtemps elle n'avait point été exécutée, ce qui en a fait, pour le public d'élite qui compose la salle, une nouveauté de haut goût. Le premier morceau, d'une allure vigoureuse et originale, a fait un effet saisissant; l'andante en *mi bémol* est plein d'une mélancolie profonde et ineffable; peut-être l'auditoire n'en a-t-il pas compris toute la valeur. Dans le trio du menuet, M. Jacquard, l'éminent violoncelliste, a eu les honneurs du *bis*; il est vrai qu'il avait un court solo qui, à lui seul, a fait merveille. Le finale très rapide a paru un peu vieilli, mais il s'y trouve de très-remarquables développements en style fugué. En somme, il faut rendre justice aux artistes qui ont exhumé de leur tombe les œuvres si intéressantes du père de la symphonie. Remercions en même temps M. Silvain Saint-Étienne, dont la traduction, parfaitement adaptée à la musique, a rendu possible en français l'exécution du chœur de Saül, de Haëndel. C'est un chant choral du caractère le plus noble, le plus élevé, et d'une harmonie large et puissante. On a passé ensuite à la musique moderne, mais dans ce qu'elle a de plus choisi.

Le *Rouet d'Omphale*, de M. Camille Saint-Saëns, est un charmant morceau de genre, avec d'ingénieux détails d'instrumentation et un gracieux coloris; mais la perle du concert, ce que chacun des érudits attendait avec impatience, c'était le magnifique *concerto pour violon* de Beethoven. L'exécution en a été absolument admirable. M. Wieniawski a obtenu le succès le plus éclatant et le mieux mérité.

L'*Ave Regina Cœlorum*, de Bernabei, qui date du dix-septième siècle, est un triple chœur avec canon où l'auteur a déployé un immense talent de combinaisons, mais qui, selon notre faible jugement, gagnerait beaucoup à être exécuté sous les voûtes d'une église. L'ouverture de *Ruy-Blas*, de Mendelssohn, a terminé la séance. C'est une des plus belles pages instrumentales qu'on puisse entendre, et rien ne pouvait clore aussi magistralement le concert.

Gounod, montant lui-même sur l'estrade des

concerts populaires, pour diriger un offertoire de sa composition, c'était une rareté pour laquelle bon nombre d'amateurs avaient faussé compagnie aux nombreuses salles de concerts; est-il besoin de dire que l'auteur de *Faust* tient admirablement l'archet du commandement, et que le chef d'orchestre n'a pas été moins applaudi que le compositeur? Dans cette séance, M. Albert Lavignac faisait entendre pour la première fois le *concerto en ut*, de Weber, trop négligé par nos virtuoses pianistes. Le public de M. Pasdeloup a fait le meilleur accueil à l'artiste de talent qui lui servait ce mets aussi rare que délicat.

La *Jeanne d'Arc*, de M. Mermet, est à la veille de sa grande bataille lyrique; toutes les armures brillent, tous les costumes sont prêts, les choristes en changeant à chaque acte. Nul opéra n'aura exigé une mise en scène plus splendide, avec autant de complications. M. Halanzier dépense des sommes fabuleuses, l'auteur tremble et attend.

Voici à peu près l'ordre des décors:

1^{er} acte: Domrémy.

2^e acte, 1^{er} tableau: Chinon. — 2^e tableau: Blois.

3^e acte, 1^{er} tableau: La tente de Jeanne d'Arc. —

2^e tableau: Le camp sous bois.

4^e acte: Une tranchée sous Orléans. — 2^e tableau: Le sacre.

Les grandes toiles théâtrales sont dues aux pinceaux de MM. Chéret, Levaste-Desplechin, Rubé-Chaperon et Cambon.

Les dessins sont de MM. Lormier, Frémiet, Lacoste et Guérin.

Le rôle de Mademoiselle Krauss est d'une telle importance, paraît-il, que deux Jeanne d'Arc ne seraient pas de trop pour en faire les honneurs.

Nous en avons dit assez pour donner à nos lectrices une furieuse envie d'aller voir le plus tôt possible l'opéra de M. Mermet (1).

MARIE LASSAUEUR.

(1) Depuis que ces lignes sont écrites, la première représentation a eu lieu et le succès n'a pas répondu à ce qu'on attendait tant du poème que de la musique; les décorations seules ont dépassé toutes les espérances.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Hier comme avant-hier, comme les jours précédents, comme toujours, les voitures roulaient dans la « grande ville » ; les piétons se heurtaient sur les trottoirs ; les discordants cris de la rue s'entrechoisaient avec des dissonances bruyantes ; et la foule affairée jetait son incessante rumeur. Pourtant les cloches tintaient, saluant d'avance l'éclosion du mois virginal... Sans doute les âmes pieuses affluaient devant les autels aux blanches parures ; mais parmi ces affairés qui se coudoyaient, parmi ces avides qui couraient au gain, parmi ces désœuvrés qui s'empressaient au plaisir, combien sont demeurés sourds à l'appel aérien ! Ils n'entendent pas la voix des cloches, ces gens-là : les voix d'en bas parlent trop haut à leurs oreilles, et vraiment ils me font songer aux idoles des nations :

« Aures habent et non audient. »

Bon ! ne voilà-t-il pas que je parle en pédagogue, ce matin ! Rassure-toi, petite Jeanne : c'est tout ce que je sais de latin... ou à peu près ; et encore, ne faut-il pas que ces quelques mots éveillent en toi des idées de professeur en lunettes bleues ou de pensums arrosés de larmes ; ma science m'est venue sans efforts ni punitions ; je l'ai puisée dans mon livre d'heures, pendant les vêpres, au chant des psaumes, alors que les versets bibliques s'égrainaient sous les voûtes de l'église, flottant sur les têtes inclinées dans les rayons de soleil, qui empruntaient aux vitraux leurs teintes irisées. J'étais encore une petite fille ; mais cette poésie grandiose des anciens âges avait pour moi déjà un charme indéfinissable... Je me transportais en esprit vers les époques lointaines, vers les pays inconnus traversés par les imposants personnages de la Bible ; j'entrevois leurs austères figures bronzées par le soleil d'Orient... le voile flottant d'Esther, la glaive de Judith, la blonde gerbe de Ruth passaient comme des visions devant moi ; j'entendais le bruit des armées s'entrechoquant, le grondement des grandes eaux remontant vers leurs sources, les graves prophéties dominant le tumulte des peuples ; et ce mélange confus d'images et de sons me plongeait dans une sorte d'extase mystique ; quelquefois la douce magie des parfums ajoutait au charme de l'illusion : dans les vieux murs de l'église, entre les pierres un peu disjointes, une végétation sus-

pendue se balançait au vent ; les giroflées épanchaient à l'envi leur encens printanier, et les églantines exhalaient une suave odeur que, dans mes pieuses rêveries, je comparais à celle des roses de Jéricho.

Un buisson de ces fleurs charmantes servait de store à l'ogive éclairant la chapelle où nous avions nos places et, quand le vitrail s'entr'ouvrait, elles penchaient leurs têtes curieuses dans l'intérieur de l'église ; un souffle de la brise en détachait parfois quelques pétales pâles ; il en tombait sur nos livres comme une neige odorante et je les y laissais en guise de signet... Pierre, en feuilletant l'autre jour mon paroissien de pensionnaire, en a retrouvé quelques-unes et s'est mis à sourire, mais d'un bon sourire plus empreint d'émotion que de malice, ma chère amie ! Une larme d'attendrissement m'est montée du cœur aux yeux devant ces reliques naïves... La petite fille d'autrefois est une femme aujourd'hui, une épouse, une mère ! Elle a savouré bien des joies depuis que ces frères débris se dessèchent entre les pages du livre saint ; mais elle a versé bien des larmes aussi... Que sont devenus tous ceux qu'elle chérissait alors ? Les uns l'oublent dans d'autres affections ; les autres se dispersent par le monde et ne se réuniront plus dans un centre commun ; plusieurs dorment sous l'herbe des cimetières et ne s'éveilleront pas avant la fin des temps !... Ah ! quels vides et quels deuils !...

Oh ! Jeanne, c'est le seul parfum de l'églantine qui nous frappe quand nous avons douze ans ; mais plus tard ses aiguillons ensanglantent nos doigts... si tu ne le sais pas encore, tu ne pourras point l'ignorer toujours, amie !... Je suis heureuse entre bien des femmes, moi : les joies calmes de la conscience éclairaient ma vie ; celles du cœur la réchauffent ; et cependant il est des heures où ces aiguillons me font gémir sous leurs piqures... alors le secours m'arrive poétique et parfumé sous une forme toujours aimée... l'églantine se multiplie en une pieuse guirlande, et chaque fleur est un ave du rosaire que je médite... Le rosaire ! c'est la divine épopée en toutes ses phases de joie, de tristesse et de gloire, et l'âme qui s'en imprègne trouve en elle-même l'écho des allégresses, des douleurs, des triomphes divins... elle aussi doit jouir, souffrir et triompher... Elle apprend à le faire en suivant Jésus et Marie de la crèche au Calvaire et du Calvaire au ciel... Voilà pourquoi

j'aime le rosaire; pourquoi j'aime les églantines, pourquoi j'aime le mois de mai qui les fait refluer, qui ramène le chant des litanies et les poétiques offices du soir; qui met au front des jeunes filles les blanches couronnes et les longs voiles et, dans leur cœur, les pures inspirations; voilà pourquoi je me sens émue quand les clochers sonores échangent entre eux les pieux appels répétés de village en village, lorsque viennent les crépuscules de mai... nulle clameur intempestive n'arrête leur mélodie au passage; nul importun brouhaha ne s'élève plus haut qu'elle; c'est une voix d'en haut qui nous parle des cieux, et nous y répondons sans efforts ni distractions.

Sans distractions?... Je n'ose pas le dire une seconde fois... étais-je bien sans distractions, hier, quand l'ouverture du mois de Marie sonnait à toutes volées? Suis-je très-sûre de n'avoir pas été ramenée aux sentiments terrestres par la vision d'une ombre masculine qui passait et repassait, pa-

raissait et disparaissait entre les massifs du grand jardin avec des allures très-affairées d'horticulteur modèle?... Mon cœur qui vibrerait au son des cloches n'a-t-il pas, en même temps, battu bien fort au gazouillement de deux voix chéries, de deux voix d'enfants sous la feuillée naissante?... Oui, oui, mille fois oui! Mais penser à son mari, à ses enfants, c'est penser en même temps au bon Dieu qui les donne, n'est-ce pas? c'est penser au salut des âmes chéries dont on a reçu la garde, c'est penser au sien même et c'est encore penser au ciel, tout cela!...

Je n'en redescends pas, ma chérie, en causant avec toi... les pures effusions, les échanges de bons avis et d'affectueuses confidences, les saintes amitiés enfin planent plus haut que la terre, n'est-il pas vrai? La nôtre est de ce nombre, et tu peux bien compter qu'elle y restera tout le temps que restera aussi une pulsation au cœur de ta fidèle.

FLORENCE.

MODES

En réponse aux questions si renouvelées qui me sont journellement adressées au sujet du choix difficile d'une *bonne couturière*, j'indiquerai en toute assurance la maison Dubois, rue d'Anjou-Saint-Honoré, n° 31, dont la réputation d'élégance et de bon goût est tout à fait méritée.

Les toilettes de cette maison ont surtout un grand cachet de distinction. Rien d'excentrique ni de risqué n'est à redouter dans ses modèles, et chose fort essentielle, mais très-rare, les prix restent abordables pour les femmes raisonnables.

Voici le résumé de ma dernière visite. On m'a montré des tissus spécialement fabriqués pour la maison, et introuvables ailleurs.

En lainages unis, le choix est ravissant comme étoffe et comme nuance. Les lainages sont destinés à des costumes habituels, *formes tuniques*. Elles seront garnies de franges de laine, de plissés ou de biais de soie; les jupons en soie, ou en laine semblable à la tunique, selon le prix que l'on veut y mettre.

Les draperies de la tunique ont une grâce toute particulière. Beaucoup de tuniques de laine *blanc crème* avec jupon noir, du *petit quadrillé*, de l'*armure de laine*, *nid d'abeilles*, etc.

Pour les toilettes habillées, il y a un tissu nouveau appelé drap d'or, — rien n'est plus souple et plus brillant; les entre-deux et les dentelles tissées d'or trouveront là leur emploi; — de la sicilienne chinée; puis du broché (cachemire et soie) de deux teintes, extrêmement joli.

J'ai remarqué une toilette fort séduisante, ainsi composée:

Robe forme princesse à queue, en soie gros bleu. Le bas seul est orné d'un petit volant plissé, surmonté d'une tête bouillonnée et plissée.

Sur cette robe se trouve une draperie plissée, chiffonnée à la perfection, en *broché* gros bleu et jaune d'or. Cette draperie resserre la jupe de soie qu'elle recouvre beaucoup en longueur. Elle est

ornée d'un côté de coques et pans en ruban gros bleu, et de l'autre retenue avec une grosse cordelière à glands en soie bleu et or. Le bas est garni d'un bel effilé de soie à haute tête à jour.

Le corsage et les manches restent unis en soie. Ils ont des biais de broché faisant draperies mélangées de nœuds de ruban gros bleu. L'inconvénient des toilettes du jour est l'obligation d'un jupon spécial à chacune d'elles; car, pour que ces draperies et relevés aient bonne façon, il est nécessaire qu'ils soient fixés à demeure sur le dessous. Par conséquent tout tient ensemble, et il n'est plus possible comme autrefois d'avoir un seul beau jupon de faille noire, se portant n'importe avec quel dessus. C'est seulement pour les *formes tuniques* que le jupon noir conserve son utilité.

La description de ces draperies ou secondes jupes est peu facile; elles varient du reste beaucoup. Il suffit que cela soit gracieux, la fantaisie y a une grande part.

Pour les réussir chez soi, il est à peu près indispensable d'avoir un de ces mannequins articulés, sur lequel alors tout devient possible et n'est plus subordonné qu'au goût de la créatrice.

Un des avantages de cette mode est la facilité d'usager d'anciennes jupes, châles ou burnous en tissus souples, tels que les étoffes algériennes, par exemple.

Ainsi voilà deux modèles différents qui permettent d'organiser soi-même, avec plus ou moins de modifications, une toilette de petite soirée ou de dîner.

Je suppose que l'on ait dans sa garde-robe un jupon et un corsage de soie noire. Le jupon est à queue; peu importe sa garniture.

Il est recouvert par une draperie de *damassé blanc* qui se termine derrière très-bas, en formant deux pointes retombant sur la queue du jupon.

Le devant représente comme deux larges écharpes plissées en long, qui viennent se réunir en se



IMP. DUPUY, PARIS.

G. Moutet.

Mai 1876

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris, rue Drouot, 2.

Coiffures de la Maison Dubois, Rue d'Angoulême, St. Honoré, 31.

Modes et Coiffures de la Maison de Bysterveld, Faubourg St. Honoré N° 3.

Merveilles de la Compagnie Irlandaise, rue Tranchet, 36.

Machines à coudre Wheeler et Wilson, Boulevard Sebastopol, 70.

N° 4047.





J. Lacourrière

IMP. DUPUY, PARIS

Arg. du

Mai 1876

Journal des Demoiselles

N° 4047 bis

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris, rue Drouot, 2.

Coiffures du Petit St Thomas, Rue du Bac, 74 bis.

Parfums de la Maison Guerlain, Rue de la Paix, 15.



croisant à la hauteur du genou, où elles sont fixées par une hirondelle noire. Les deux pointes retombent à la suite sur le jupon. Le tour de cette *draperie-jupe* est orné d'un bel effilé blanc piqué de temps en temps de brins noirs.

Le corsage-cuirasse à basques retombant sur la draperie blanche, est ouvert en carré. Il est garni au bord de plis de damassé surmontant une dentelle blanc crème, qui retombe sur la soie noire. De la basque de derrière sortent des nœuds de ruban mélangés blancs et noirs.

Les manches noires, demi-longues, ont des biais de damassé faisant tête à des volants de dentelle crème. Nœuds noirs et blancs.

Sur le côté du corsage, dans le creux de l'ouverture, petit oiseau noir. — Le semblable dans les cheveux, surmonté d'une étoile de strass ou de diamants.

SECONDE TOILETTE.

Jupon de soie noire.

Corsage idem avec manches de chaly blanc rayé. Garniture de dentelle blanche, retenue par un ruban noir à plat et petits nœuds.

Corsage ouvert avec dentelle blanche rabattant à plat.

Le devant du jupon est noir, plus ou moins orné. Les côtés sont plissés et retenus de distance en distance par des nœuds de ruban blanc avec bouts.

Le derrière est à queue. Il est formé par trois lés de chaly blanc, recouverts de dentelle noire resserrée plusieurs fois avec des nœuds de soie noire et de soie blanche à assez longs bouts.

Les effilés sont très en vogue comme garnitures; les têtes très-hautes et à jours.

Il y en a de bien des genres, généralement très-beaux, par conséquent fort chers.

Aux robes très-habillées, avec volants de dentelles blanches, on met quelquefois un rang d'effilé au-dessus de chaque dentelle; le froncé du volant fait écarter l'effilé, et cela est d'un effet très-original.

On en orne aussi les confections nouvelles.

Les petits mantelets sont appelés à un grand succès, qu'ils soient en soie, faille ou sicilienne noire, ou en étoffe semblable au costume.

Quelques-uns sont croisés, tous emboîtent bien les épaules. Ce genre convient également aux personnes jeunes et aux femmes qui ne le sont plus.

Naturellement les mantelets que je conseille à ces dernières (dont souvent le souci est d'être trop ou trop peu à la mode), seront un peu plus étoffés que ceux portés par les jeunes filles.

Au-dessus de l'effilé, on mettra un plissé à la vieille en ruban ou en étoffe. La dentelle s'emploiera aussi en remplacement des effilés.

Les mantelets très-élégants ont un mélange de dentelle noire et de dentelle blanche. Toujours des nœuds de ruban avec flots.

J'ai beaucoup aimé la toilette suivante que j'ai vue sur une femme âgée, et qui devant moi a reçu bien des compliments. C'était le soir, à un grand dîner.

Le jupon est en tulle noir, avec volants bordés de satin. — Le jour, le jupon sera en faille noire.

Robe de faille noire dont le tour est brodé au passé de grosses grappes de lilas blanc et de lilas mélangées de feuillage. Les grappes sont beaucoup plus grosses derrière que par devant. La jupe est drapée en arrière et retenue par de larges rubans noirs, lilas et blancs. — Corsage ouvert, liséré de blanc et de lilas. Même broderie diminuée autour des basques et du cou. Manches brodées dans le bas. Nœuds des trois couleurs au-dessus. Branches de lilas de deux nuances mélangées de dentelle noire au corsage et en coiffure.

La mousseline de laine et le barége unis sont très-employés pour la confection des costumes de jeunes filles. On les choisit blancs ou de couleurs très-claires; bleu de ciel, rose-pâle, etc.

Peu ou point de garnitures.

Un petit mantelet-écharpe d'étoffe semblable complète admirablement ces toilettes distinguées. Il sera simplement orné d'effilés de laine. — Capote de tulle rose ou bleu. Brides et voile semblables. On voit beaucoup de bas de couleur, surtout unis. En bourre de soie ce n'est pas très-cher, mais en soie à jours c'est infiniment plus joli et d'un porté très-agréable. Seulement le prix en est toujours assez élevé.

Il faut assortir les bas aux toilettes. Les noirs sont très comme il faut, en deuil ou avec des costumes foncés.

VISITES DANS LES MAGASINS

Le mois dernier, je vous ai renseignées, mesdemoiselles, sur les tissus nouveaux pour costume, que l'on trouve aux magasins du Petit Saint-Thomas, 27, 35, rue du Bac. Aujourd'hui je vous donnerai des renseignements sur les costumes confectionnés et sur les pardessus d'été. Le costume de faille noire se porte toute l'année, aussi je n'hésite pas à vous en décrire un qui m'a séduit par sa jolie façon et son bon marché. Ce costume fait avec une faille qui coûte 4 fr. 90 c. le mètre, se compose d'une jupe inclinée garnie devant de deux volants plissés, d'une tunique assez longue que soulève, derrière, un pouff et qui est ornée d'une élégante poche de côté garnie de nœuds de ruban; d'un corsage-cuirasse avec plissé et biais décrivant une ouverture en cœur, et d'une manche terminée par deux plissés avec parement boutonné dessus; prix: 128 francs.

Si vous n'avez besoin que d'un jupon de faille noire

pour utiliser une polonaise, une tunique et le corsage d'étoffe claire, voici un modèle richement garni qui coûte 69 fr. Deux volants plissés, rabattant l'un sur l'autre, font le tour de la jupe, puis un bouillonné très-haut les surmonte; il fait volant aux deux bords. Une coulisse serre l'ampleur derrière, et partage en deux la hauteur de la jupe.

Un costume en cachemire noir très-suffisamment garni coûte 55 fr.; un autre en étoffe de fantaisie, se compose d'une jupe, d'une tunique et du corsage, et coûte 49 fr. Un costume de demi-saison en étoffe à carreaux, a une jupe à volants et une double jupe gracieusement drapée, il coûte 39 fr.; un autre plus simple coûte 35 fr. Les peignoirs en zéphir valent 8 fr. 50 c.; en toile forme princesse, entièrement brodés devant: 11 fr. 50 c.; en étoffe de demi-saison: 19 fr. 50 c., avec galon: 27 fr. Parmi les nombreuses confections que la saison nouvelle fait apparaître, nous

vous signalerons des vestes en molleton d'été de toutes les couleurs unies et brodées, à 11 fr. 50 c.; de petits vêtements de demi-saison, à 18 fr. 50 c.

En drap léger de nuances fines, un vêtement à 23 fr. et une jaquette garnie de soutache or ou argent, à 35 fr. Une autre jaquette pour jeune fille, en matelassé d'été, à 37 fr. Une pèlerine en cachemire et tulle avec broderie à jour, à 25 fr.; une autre en cachemire avec garniture de frange, à 19 fr. 50 c. Parmi les tissus de coton, nous citerons : des percales fond noir ou couleurs, en 82 centimètres de large, à 70 c. le mètre; des crêtonnes pour robes et chemises, à 85 et 95 c. le mètre; des mousselines imprimées, à 55 c.; des toiles d'Asie, à 25 c. et à 1 fr. 10 c. le mètre; des toiles d'Oxford, à 95 c.; des toiles de Vichy, à 1 fr. 10 et 1 fr. 25 c. le mètre, largeur 1 mètre.

Les foulards lisses et croisés pour costume demi-habillé, et les fantaisies brochées pour toilette parée sont cette année, peut-être encore plus jolis que ceux de l'an dernier; les nuances fines et douces ont une très-grande variété de tons; le prix commence pour le foulard lisse et uni, à 5 fr. 50 c. le mètre, et les couleurs : vert-de-gris de deux tons, marron, mauve, saieuse, grise, vert Nil, bleu pâle, rose de Bengale, sont les mêmes que celles de la qualité de 6 fr. Le foulard croisé uni coûte 6 fr. 50 c. et 8 fr. le mètre en 90 centimètres de largeur; on trouve toutes les teintes unies et foncées à la mode. A 8, 9 et 10 fr. 50 c. le mètre, il y a des foulards croisés brochés de grosses lentilles, d'hexagones et de petits cailloutés; teintes sombres, demi-teintes et teintes claires. La Compagnie des Indes, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, nous montre à côté de ces foulards unis, des tissus foulard qui empruntent à la manière dont ils sont tissés des dispositions charmantes; à 10 fr. 50 c. le mètre, en 60 centimètres de largeur, le marron et le blanc, le marron et le gris, le noir et blanc, le bleu marine et blanc forment des rayures composées de mille raies qui produisent comme un glacé. Au même prix, en 90 centimètres de largeur, une petite diagonale et d'autres microscopiques dispositions, des lignes formant carreaux ou des rayures musicales, des brochés sur fonds : crème, ivoire, paille, à 12 fr. 50 c. le mètre, de fines rayures jardinières sur fonds : blanc, rose, tourterelle; des carreaux rose idéal coupés de filets noirs et blancs, gris poussiéreuse coupés de filets brochés bleu pâle et bleu marine; des dessins courants brochés bleu sur fond crème, ou noirs sur fond bleu ou crème, ou ton sur ton. A 14 fr. le mètre, le foulard crépé à mille raies fondues : noires et blanches, blanches et noires; crème et bleu marie ou bleu lin; bleu marine et blanches; bleu pâle et bleu marine; de larges rayures jardinières interrompues par des rayures mêlées noir et blanc, marron, bleu marine, ivoire, bleu azur; ce même tissu reproduit des carreaux lilas et prune, bleu céleste et bleu foncé, crème et marron, blancs et noirs. Pour terminer cet aperçu des nouveautés de la Compagnie des Indes, nous mentionnerons son Tussor gros grain, nuance naturelle, à 10 fr. le mètre, en 90 centimètres de largeur, et le crêpe de Chine noir, à 38 fr. le mètre, en 1 mètre 40 centimètres de largeur. La Compagnie des Indes envoie *franco* la collection de ses échantillons aux abonnés qui en font la demande, avec prière de la lui retourner après le choix fait.

Les garnitures pour costume journalier se composeront encore de tresses mohair d'été qui s'assortissent à la couleur de l'étoffe; la Ville de Lyon, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, nous a montré un genre nouveau, tissé très-lâche et tout à fait en rapport avec les tissus plus légers de l'été; les franges en soie de deux couleurs, celles en fil pour ornement de costume en toile ou en batiste font tout à fait nouveauté. Les boutons en passementerie de fil sont en harmonie avec la frange; très-jolie cette garniture et commode pour le repassage ou le nettoyage. Pour les costumes blancs ou ivoire ou crème, qui seront très en vogue aux bains de mer et à la campagne, le drapé de la tunique sera soutenu par des nœuds-écharpe en ruban de gaze canevassés, et les manches et la poche s'ornent de plus petits nœuds de ce même ruban qui se fait dans toutes les teintes à la mode; il s'emploie également comme cravate et comme nœud de coiffure. Les mantilles en blonde noire dite blonde espagnole, en blonde crème, en blonde blanche, sont une très-agréable coiffure à

jeter sur la tête pour les promenades du soir à la campagne, et celles de la Ville de Lyon sont d'une bonne dimension; elles enveloppent les épaules et les pans, se rejettent sur le dos; très-gracieuse manière de se garantir de la fraîcheur du soir. Les gants de Saxe de cette même maison, gantent bien; ils sont coupés à Paris et solidement cousus; la manchette longue et ronde garantit suffisamment le bras des rayons du soleil. Me voici tout naturellement amenée à vous donner quelques conseils sur les soins à prendre pour que votre teint et vos mains ne se couvrent pas de ces vilaines taches de rousseur contre lesquelles, une fois venues, on me demande un remède. Si vous aviez eu quelques soins préventifs, vous n'auriez pas aujourd'hui votre teint abîmé, car ces taches, si elles peuvent s'atténuer, ne peuvent entièrement disparaître. C'est ce que m'a dit M. Guerlain. Pour les prévenir ou les atténuer, il faut avoir soin en rentrant d'une promenade au grand air et au soleil, d'enlever la poussière qui se trouve sur le visage avec un peu de crème de fraise, de l'essuyer et de mettre de la poudre de riz qu'il faut enlever quelques instants après avec la main. L'eau de verveine pour la toilette est excellente, et pour les pays chauds l'eau de laurier camphrier et l'esprit de fleur de cédrat. Pour les mains, employez le savon Sapoceti au blanc de balne parfumé à la violette, à l'amande, à l'héliotrope et la pâte de Mellite aux pistaches, qui adoucit la peau.

Les personnes qui, par les grandes chaleurs, ont des transpirations à la tête pourront se servir de l'eau hygiénique qui rafraîchit et tonifie, et comme pommade elles emploieront le stillboide liquide et cristallisé. En été, les extraits de fleurs pour le mouchoir doivent être frais, ceux à la verveine, au cédrat, bouquet Floride conviennent pour les grandes chaleurs. Les personnes qui ne se servent que d'eau de Cologne trouveront dans l'eau de Cologne de M. Guerlain une suavité de parfum qui reste au mouchoir sans s'amollir ou s'altérer. Les poudres de riz à employer sont : la poudre de cypris pour les brunes; la poudre de cygne pour les blondes. Ces différentes parfumeries se trouvent chez MM. Guerlain, 15, rue de la Paix. Prière à nos lectrices de s'adresser directement à cette maison.

Quelques conseils pour les habillements des petits garçons. La culotte collante qui accompagne le veston arrondi que M. Lacroix, 2 et 3, rue de la Harpe, fait pour les enfants de neuf à douze ans, serre la jambe au-dessus du genou et se boutonne de côté; le genou est emprisonné dans son enveloppe de fin drap qui le dessine autant que nos corsages-cuirasse dessinent la taille; pour les plus âgés le bas long est de rigueur, pour les plus jeunes la chaussette est permise. Cette culotte qui peut se porter à partir de 7 ans se fait en drap d'été, en casimir uni ou légèrement mélangé genre mat; les nuances grises de ton varié sont surtout employées. La façon jupe plissée derrière à plis couchés ou à la religieuse, plate devant et boutonnée de côté, est très-jolie pour les petits garçons un peu forts, elle les élance et les dégage. Le gilet et la longue veste descendant à cinq centimètres du bas de la jupe complètent le costume. Toutes les petites fantaisies en tissu léger conviennent pour cette forme de même que le Saigon, cette nouvelle étoffe qui se lave aussi bien que le piqué et qui ne se chiffonne pas, deux qualités permettant de l'économie élégante. Le Saigon est un façonné blanc ou écru à carreaux imprimés ou à lignes très-fines; il s'emploiera pour tous les âges. Le pardessus ne varie pas de forme, qu'il soit en drap d'hiver et garni de fourrure, ou en fantaisie d'été, il reste toujours paletot droit boutonné et croisé devant. Les costumes d'enfants que nous avons vus chez M. Lacroix se distinguent, non seulement par leur élégante petite tournure, mais aussi par la manière soignée dont ils sont faits, par la qualité des étoffes employées et leur nouveauté comme tissu. Nos abonnés voudront bien s'adresser directement à M. Lacroix.

C. L.



Oct 1876

Modes de Paris,

Journal des Femmes, rue Drouot, 2.

N. 4049

Costumes de toutes villes de France. Voyageurs du Petit Saint Thomas, rue du Bassin, Maison Lacroix, 243, spéciale pour costumes de petite garnison. Boutiques de la Compagnie des Indes, rue de la Grande Halle, 48. Boutiques et Nouveautés de la Ville de Lyon, rue de la Charrière, 6. Boutiques de la Compagnie des Indes, rue de la Grande Halle, 48. Boutiques de la Compagnie des Indes, rue de la Grande Halle, 48.



EXPLICATIONS

GRAVURES DE MODES.

PREMIÈRE GRAVURE, n° 4047 bis.

Costumes des magasins du Petit Saint-Thomas, 27-35, rue du Bac.—Modes de Mlle Tarot, 4, rue Favart.

Première toilette. — Costume en foulard; jupe ornée dans le bas de deux volants plissés; le uni derrière; corsage-cuirasse à revers; tablier drapé derrière, relevé en deux fois sur le côté et garni d'effilé; poche avec nœud à bouts flottants. — Chapeau en tulle avec guirlande de marguerites blanches et roses et de feuillage sur le côté; petite touffe de fleurs derrière et ruban tombant dans le dos.

Deuxième toilette. — Costume en lousine; jupe en étoffe unie, ornée dans le bas d'un grand volant plissé, et d'un autre froncé au-dessus avec tête bouillonnée; Polonoise en étoffe rayée, garnie dans le bas d'un effilé muguet avec glands; la polonoise est relevée en arrière un peu de côté par un nœud. Manche avec revers arrondi orné de deux rangs de boutons et d'un nœud; poche plissée sur le côté droit. — Capote en faille avec bord liséré; passe ornée de dentelle crème; dessous roses mélangées.

Toilette d'enfant. — Costume en Sicilienne; jupe unie ornée dans le bas d'une tresse bretonne; corsage long, orné devant de pattes boutonnées. — Paletot mousquetaire avec deux rangées de boutons et bretelles en tresse bretonne.

GRAVURE D'ENFANTS.

Toilettes des magasins du Petit Saint-Thomas, 27-35, rue du Bac.—Costumes de petits garçons, de M. Lacroix, tailleur, 2, Rotonde Colbert.

Première toilette. — Petite fille de 5 à 7 ans. — Robe en Sicilienne; jupe plissée derrière par trois gros plis. — Jaquette Louis XV ornée de dentelle blanche, ouverte derrière, avec trois nœuds; . . . , plus long devant que derrière, est fermée avec des boutons en argent; deux petits biais au-dessus de la dentelle; col rond garni de dentelle, fermé au cou avec un nœud. — Chapeau en paille à bords plats, orné de plumes bleues et blanches. — Souliers à petite bride avec nœud.

Deuxième toilette. — Petit garçon de 10 à 12 ans. — Costume en drap; pantalon arrêté au genou avec des petits boutons sur le côté. — Gilet long échancré devant. — Jaquette boutonnée avec un seul bouton; col à revers. — Chapeau en paille avec large galon.

Troisième toilette. — Petite fille de 7 à 10 ans. — Costume en lousine garni de galons de laine écossais. — Jupe unie; tablier arrondi relevé à plis en arrière; le droit derrière relevé en deux fois. — Corsage long à pointe, boutonné en biais; — Chapeau en paille avec draperie en crêpe de Chine, plume blanche et touffe de roses. — Demi-botte en satin anglais boutonnée sur le dessus du pied.

Quatrième toilette. — Petit garçon de 3 à 5 ans. — Costume en drap zéphyr. — Jupe plissée; gilet long avec poche à patte découpée. — Paletot avec revers et large poche dans le bas. — Chapeau marin en paille. — Demi-botte en chevreau avec tige arrondie.

Cinquième toilette. — Fillette de 10 à 14 ans. — Jupe ornée dans le bas de deux volants plissés surmontés d'un galon de soie gris et rose; tablier réuni au lé de derrière par des nœuds en galon; poche sur le côté, ornée d'un grand plissé. — Corsage-cuirasse avec revers devant; dos à basque avec petit pouff et pattes doubles tombant der-

rière; manche cornet un peu ouverte dans le bas. — Capote en crêpe de Chine avec passe en paille. — Souliers en chevreau avec bouffettes.

TROISIÈME GRAVURE.

TOILETTES DE PROMENADE.

Costume en faille bleu marine et tissu natté à rayures crues et bleues. Jupe unie en faille, inclinée aux lés de derrière et drapée d'un lé de tissu natté qui a son point de départ à la seconde couture du lé de côté. Ce lé couvre les lés de derrière en se drapant de plis, est ramené devant où il coupe diagonalement le tablier et vient s'arrêter dans le bas de la jupe et un peu en arrière, sous une double coque à pan carré. La coupe est faite d'un autre lé drapé sur la partie inférieure du tablier et dont le point de départ est le même. Poche en faille bleue. Corsage à basque ronde avec nœud sur la basque du dos et frange résille au contour; même frange à la draperie et au bas du pan. Manche en faille ornée d'un plissé et d'un parement avec nœud. Col et sous-manche en toile rehaussées d'une dentelle. Bottes en chevreau brillant. Gants de Suède. — Chapeau en paille de riz noire à passe relevée derrière. Écharpe en tulle crème chiffonnée en coques, roses de roi piquées à travers.

Costume en cachemire des Indes gris poussière, ornements en faille de même ton. Jupe ras de terre garnie d'un volant froncé de vingt-cinq centimètres de hauteur qui reçoit, au-dessus de l'ourlet, un biais de faille de cinq centimètres. Tunique-écharpe entourée d'un biais en faille et, dans le bas, bordée d'une frange; elle est posée sous les hanches et relevée régulièrement de plis rabattus disposés derrière en coques étagées. Corsage à basque carrée devant, échancrée sur les hanches et collante derrière; petits biais de faille au contour et revers à l'encolure montante. Trois parements et un nœud au bas de la manche ronde. — Chapeau en paille belge à passe retournée, avec guirlande de coquelicots dessous, et touffes des mêmes fleurs sur la calotte devant. Touffe de plumes derrière remontant sur le côté. Col et sous-manche plissés. — Bottes en chevreau. Gants Régénération d'été.

Costume d'enfant en cachemire des Indes bleu pâle. Jupe garnie de trois rangs de tresse bleue marine, même garniture à la draperie tablier qui se relève derrière par trois plis. Ceinture en faille ou en cachemire posée sur les plis du relevé. Corsage à basque. Manche à parement garnie de tresse. Chapeau en paille à fond de cachemire, ruche entourant le fond. Bottes en chevreau bleu, chaussettes blanches.

TAPISSERIE COLORIÉE.

PLANCHE REPOUSSÉE.

QUART D'UN TABOURET DE PIANO, en point capitonné. Si l'on veut le faire en point ordinaire, on remplacera chaque point par quatre points. Avec le dessin bois clair, on peut changer le fond et le faire en ponceau, vert, bleu, bois foncé, grenat.

PETITE PLANCHE DE BRODERIE.

Suite de la collection d'alphabets.

CINQUIÈME CAHIER.

Corsage. — Saut de lit. — Corsage. — Pardessus. — Jupon. — Pantalon. — Camisole. — Panier en toile. — Garniture. — Gabrielle. — Caroline. — Bande crochet tunisien avec bord natté. — T.-B. — Bonnet d'enfant. — Col matelot pour enfant. — Taie d'oreiller. — Dessus de pelote. — Ecusson avec Germaine. — Clotilde. — Adrienne. — Pale. — Pantoufle. — Ecusson avec G. — Ecusson avec H. F. — Dentelle renaissance. — Julie. — Félicie. — Fond de cheminée.

PLANCHE V.

1^{re} CÔTÉ.

Robe de baby. — Capote de baby. — Fond de cheminée. — Toque de baby.

2^e CÔTÉ.

Camisole. — Toilette col rabattu et manche. — Toilette col droit et manchette. — Bonnet du matin.

CHARADE

Au temps du moyen âge on voyait mon premier
 Faire abaisser maint pont, ouvrir mainte tourelle;
 L'antique nom de mon second rappelle
 L'imprudent Phaéton, que l'on vit s'y noyer.
 C'est grâce à mon dernier que la ville assiégée
 Peut contre l'ennemi résister plus longtemps,
 Ou l'embarcation, sur un roc naufragée,
 Attendre le vaisseau qu'amèneront les vents.
 Dans les siècles passés, qu'en vain on calomnie,
 Mon entier unissait ouvriers et patrons,
 Offrant un but modeste à leurs ambitions,
 Un appui mutuel, une heureuse harmonie;
 Tels étaient les bons fruits qu'aujourd'hui l'on renie
 Pour se nourrir d'illusions.
 Ah! revenons à l'esprit de nos pères!
 Si nous avons gagné, nous avons plus perdu.

RÉBUS



Explication du rébus d'Avril : Tout songe est mensonge.

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.

6-1343 PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE ET FILS, RUE AMÉLOT.